

Essai philosophique sur la
Providence

Houtteville, Claude François (1686-1742). Essai philosophique sur la Providence. 1728.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

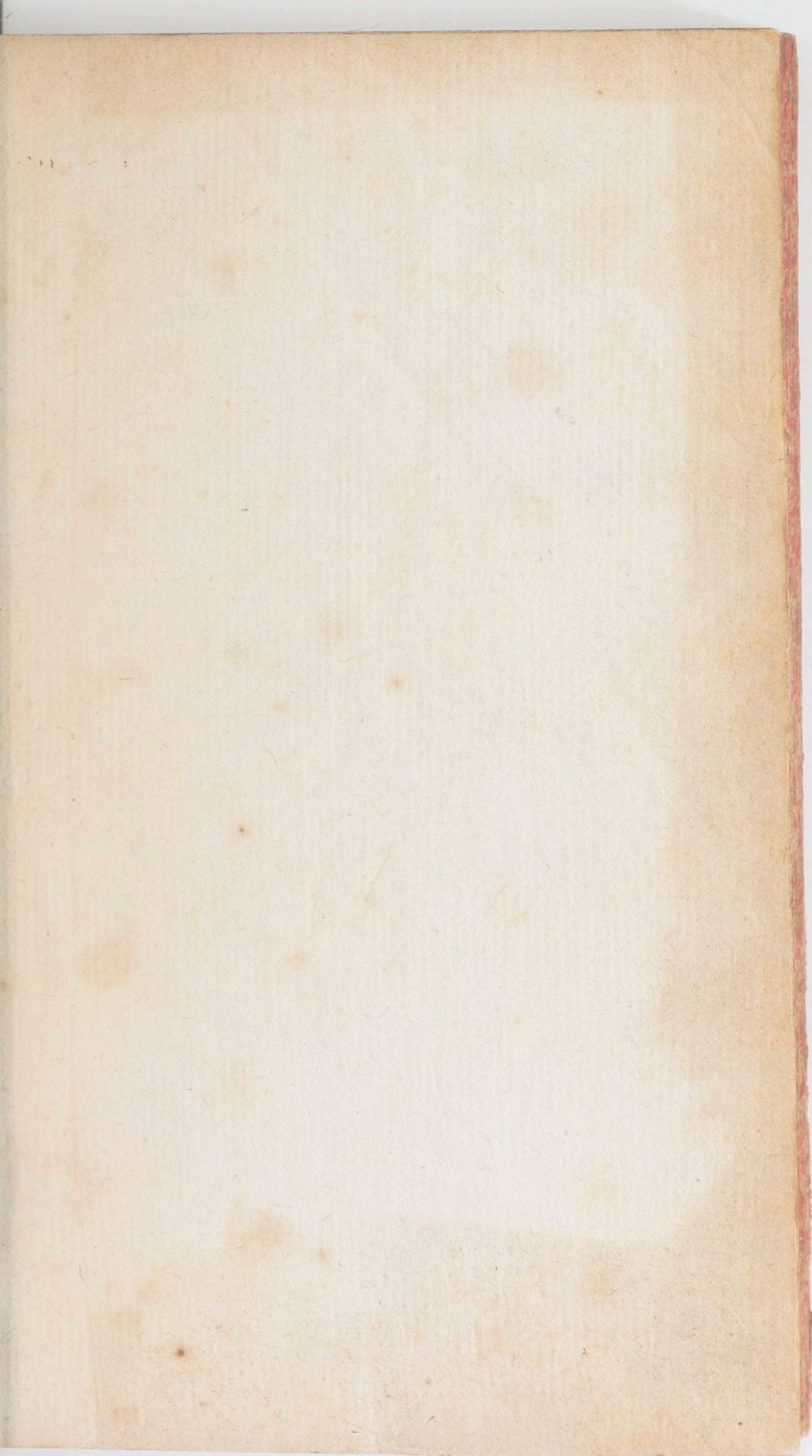
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

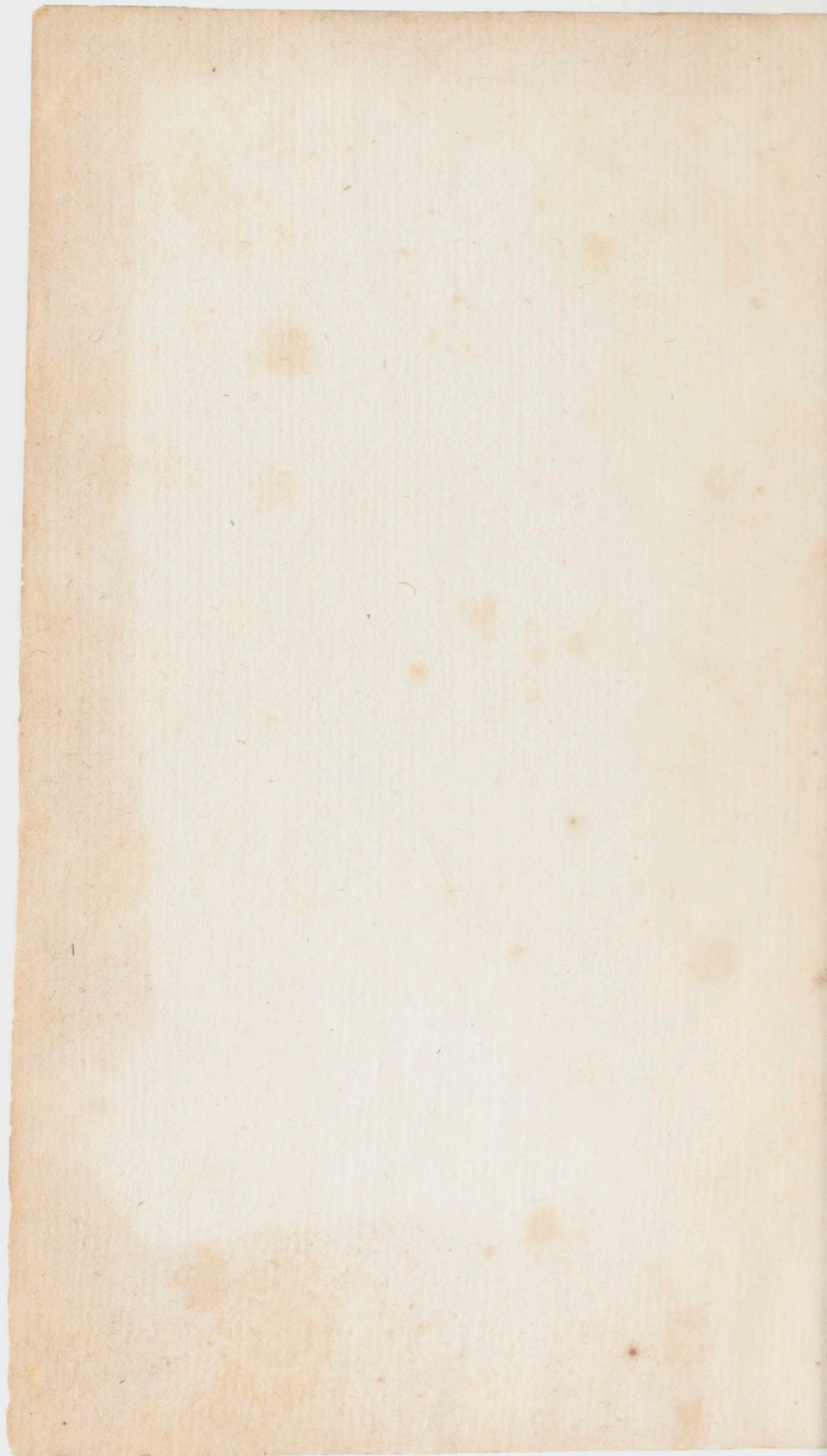
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

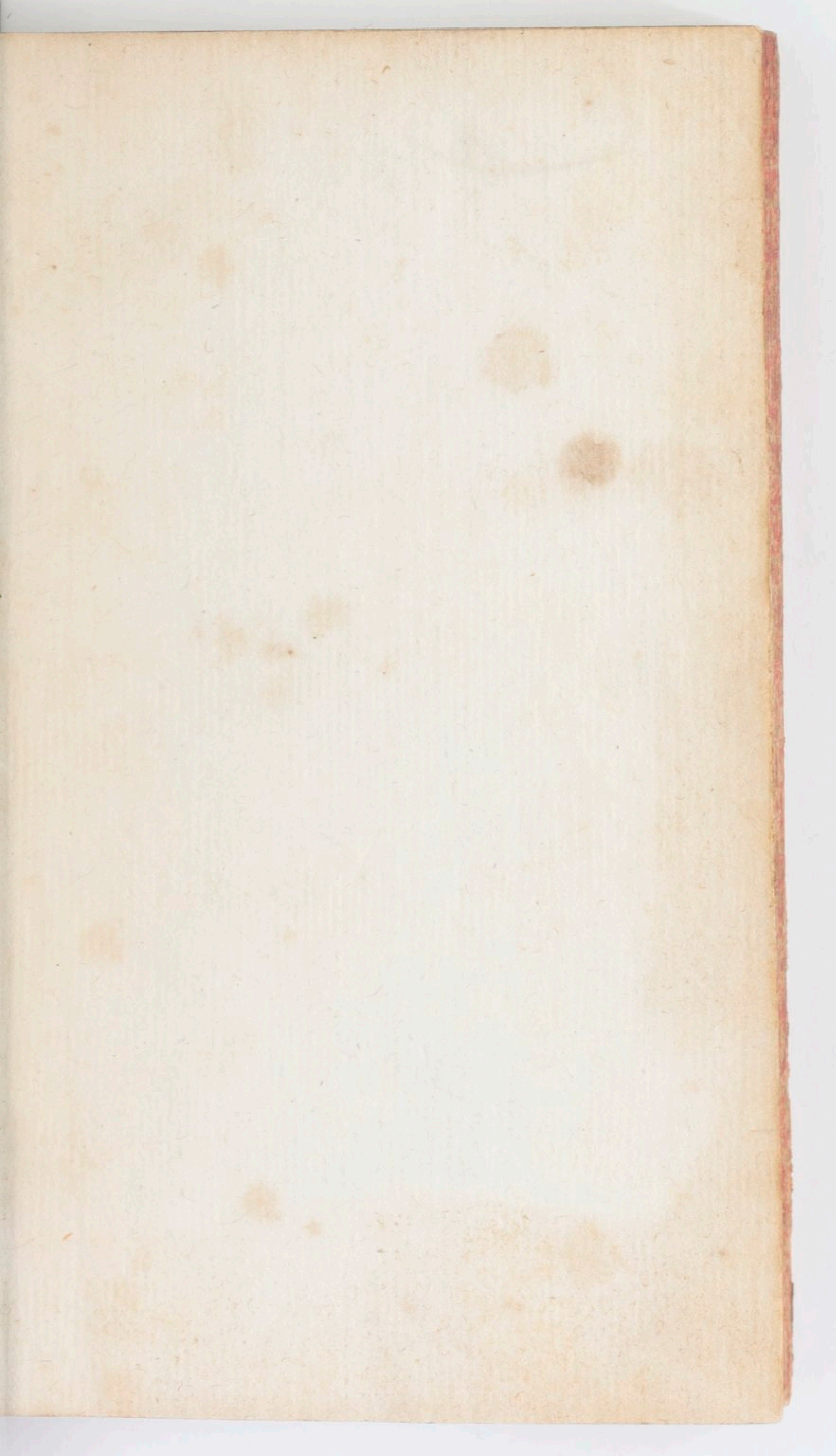
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

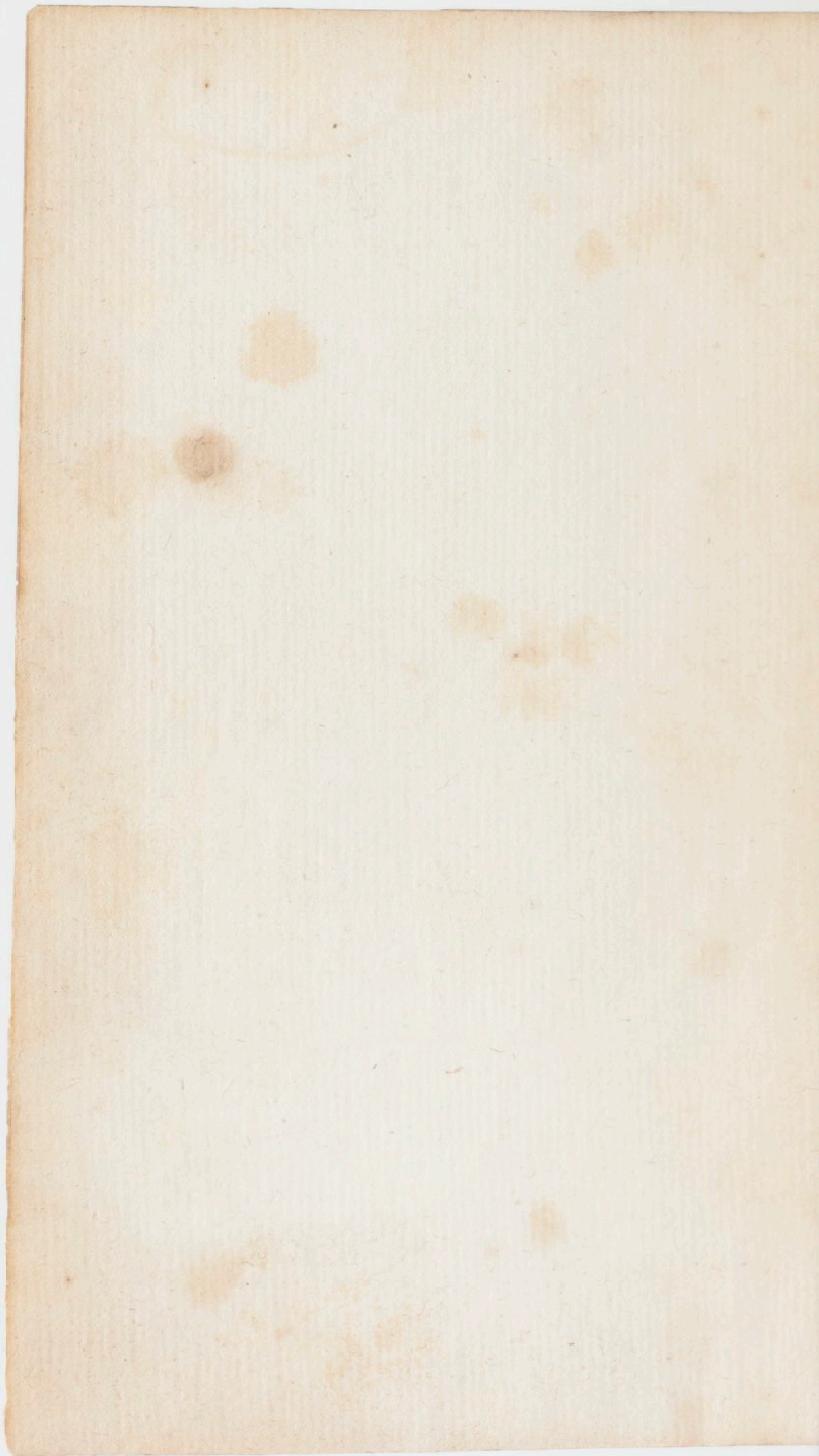


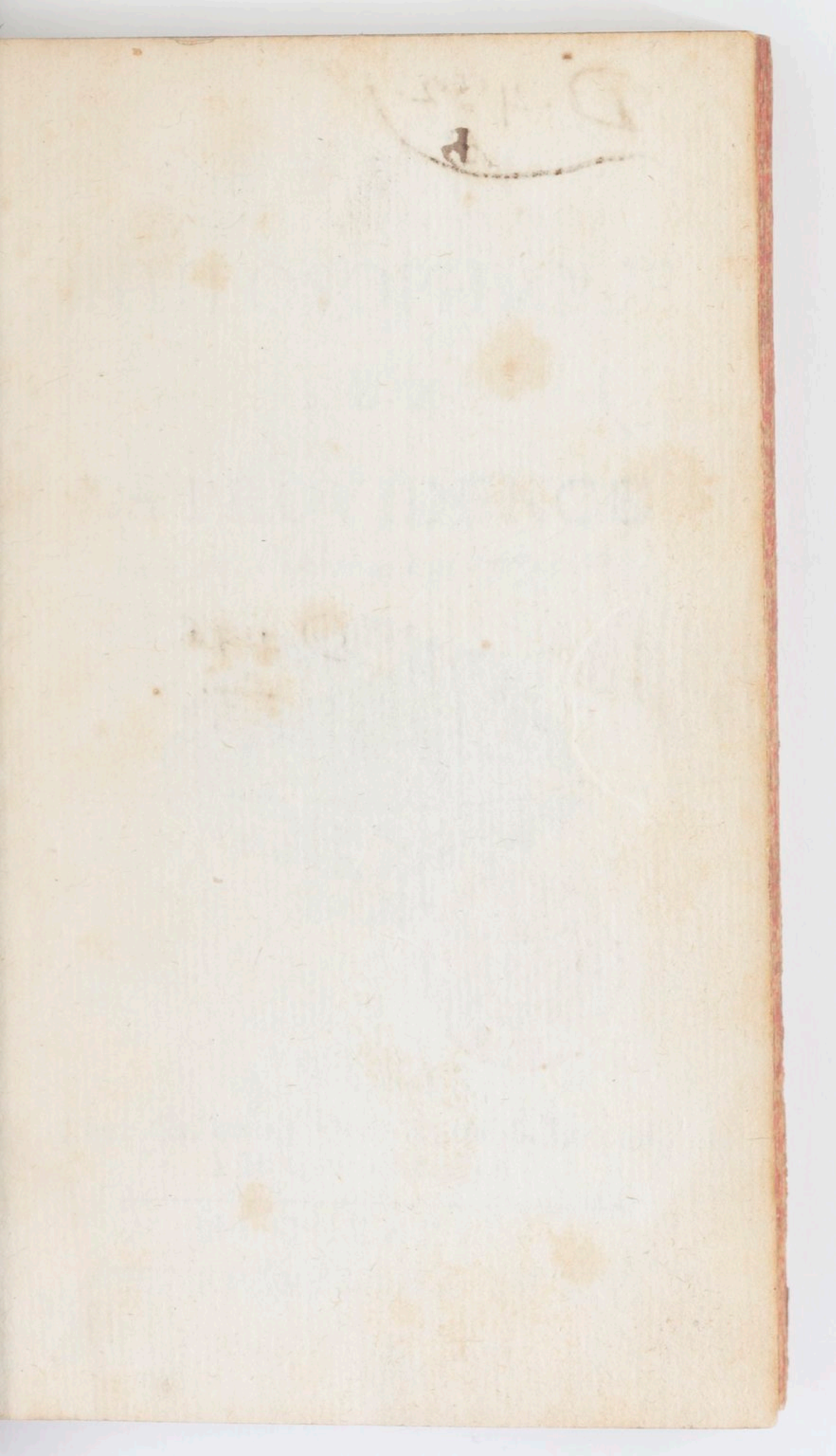
M^r. l'abbé Houterille auteur.











D. 432. 1^o.
B

~~D. 4146.~~

f. f.

11865.

E S S A I
PHILOSOPHIQUE
S U R
LA PROVIDENCE.

Par M. l'abbé Houteville.



A P A R I S,
Chez GREGOIRE DUPUIS, rue S. Jacques,
à la Couronne d'or.

M D C C X X V I I I .
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Nunn-2013

E S S A I

PHILOSOPHIQUE

S U R

LA PROVIDENCE

Par M. de Montesquieu



A P A R I S,

Chez Cassandre Dupuis, rue St. Jacques,
à la Couronne d'or.

M D C C X V I I

ANNEE PRINCEPS DU ROYAUME



P R E F A C E.

QU'ON donne au Public la Lettre qui suit, quoiqu'elle ne fût pas destinée à voir le jour. On ne pensoit d'abord qu'à dissiper les doutes particuliers d'un ami, à soulager son cœur affoibli par de fréquens revers, & à le conduire par raison jusqu'à respecter, même jusqu'à

iv P R E F A C E.

cherir la source de ses disgraces. Depuis on a fait reflexion que le même Ecrit qui avoit calmé ses peines , pourroit devenir utile à tous ceux qui se trouveroient dans la même disposition d'esprit, & l'on a cru devoir ceder à ce motif.

Il ne faut pas en effet chercher bien loin pour trouver des hommes mal contents de leur état. Presque tous s'en plaignent, & dans la diverse expression de leurs plaintes, lais-

P R E F A C E. v

sont voir la diversité des faux principes dont elles partent.

Les uns assez hardis pour s'élever contre l'Etre suprême , lui contestent le gouvernement du Monde, érigent en système la folle impiété où l'on suppose une Divinité paresseuse qui néglige sa créature, qui l'abandonne au caprice des hasards , qui laisse tout rouler à l'avanture , qui n'a rien arrangé , rien disposé pour une fin précise , qui n'a produit tant

vj P R E F A C E.

d'êtres que par une aveugle fécondité de nature, & qui dans son repos indolent ne s'intéresse ni à la conservation, ni au dérangement de son œuvre.

Les autres aussi grossièrement déraisonnables, imaginent un Dieu foible, imprudent & borné, un Dieu qui a mal assorti, mal concerté les ressorts de sa production, qui l'assujettit à des règles défectueuses, d'où naissent plus d'effets bisares ou nuisibles, qu'il n'en sort d'heu-

PREFACE. vij

reux ou d'utiles , & qui n'exerce sa puissance qu'aux dépens de sa sagesse & de sa bonté.

Quelques-uns , plus religieux en apparence , veulent penser que l'Etre souverain est trop au-dessus de sa créature , pour s'occuper des révolutions qui varient ses destinées. Ils se représentent leur Dieu comme un Etre superbe qui dédaigne tout ce qui n'est pas lui , qui ne voit en nous qu'un néant méprisable , qui nous livre

à iiij

viii PREFACE.

aux jeux du mouvement dont il ne daigne pas arrêter les suites funestes, & qui contemple d'un œil égal nos fortunes & nos traverses, grandes pour nous qui sommes infiniment petits, infiniment petites pour lui qui est l'Être infiniment grand.

La plupart sans tant raisonner, ni sans faire de systèmes, jugent de la Providence par ce qu'ils en éprouvent dans leur condition. Ils portent empreinte l'idée d'un Dieu miséri-

PREFACE. ix

cordieux & juste ; mais cette notion si profondément gravée dans leur cœur , ils ne sçavent comment l'accorder avec les maux qu'ils endurent. Cet homme simple qui se rend le témoignage secret de sa droiture , coule une pénible vie dans l'indigence , dans le mépris , dans les larmes. A ses côtez est l'impie qui s'élève sans bornes, que les prospéritcz accablent , que les plaisirs eny-
vrent ; & à la vûë de ce spectacle , il se sent peiné ,

x P R E F A C E.

troublé au-dedans de lui-même , sa foy chancelle , & dans sa douleur il s'abandonne à toute l'infidélité des murmures.

Il est donc avantageux aux hommes , il leur est même nécessaire d'avoir en main quelque Ouvrage où ces différentes erreurs soient réfutées par de solides principes , & où la Providence soit vengée des outrages que lui font l'ignorance , la passion , la licence , & le préjugé. Il seroit sans doute à souhai-

PREFACE. xj

ter qu'une matiere de cette importance eût été traitée par quelqu'un de nos grands Auteurs avec toute l'étendue qu'elle mérite. Mais on ne sçait par quelle raison les plus célèbres Philosophes parmi nous n'en ont parlé que comme en passant, & lorsqu'elle s'est trouvée l'accessoire inséparable de leur sujet principal. Il semble qu'ils la croyoient singulièrement réservée aux Ouvrages d'édification, où d'ordinaire il s'agit moins d'é-

xij P R E F A C E.

clairer l'esprit par des principes, que de tourner le cœur à de pieux sentimens. Ce qui s'est passé de nos jours auroit dû néanmoins exciter les grands Hommes touchés de l'intérêt de la Religion, à ne pas négliger un point qui lui est si capital. Tout le monde sçait qu'un Auteur aussi hardi à répandre, qu'habile à soutenir des paradoxes, a prétendu qu'il n'y avoit pas assez de ressources dans la raison pour justifier la conduite de

P R E F A C E. xiiij

Dieu dans le gouvernement de l'Univers , que la question de l'origine du mal étoit un abyfme où nous ne fçaurions porter le jour, qu'en expofant notre cause à la difpute avec un Manichéen , il remporteroit fur nous une infaillible victoire , & qu'enfin hors l'afyle de la foy , rien ne peut nous mettre à couvert des insultes de l'ennemi.

Ce fentiment présenté fous mille formes toutes séduifantes , n'a été que

xiv P R E F A C E.

trop accüeilli ; car il y a dans une grande partie des hommes un fonds d'incrédulité, qui n'attend que l'occasion de se produire. Qu'est-il sorti de ce pernicieux système ? Une autre opinion non moins pernicieuse. On a prétendu que pour devenir fidèle, il falloit avant tout se dépouïller de sa raison ; & comme il est impossible d'en éteindre toujours les lumieres, on a cru se sauver d'elle, & de la foy tout ensemble, en se précipitant dans un pyr-

P R E F A C E. xv

rhonisme aveugle & désespéré.

Heureusement dans les lieux où ces erreurs se sont montrées d'abord, d'illustres Protestans ont embrassé la défense de la vérité, qui souffroit d'elles. M. Jacquelot, M. le Clerc, M. Bernard, M. Clarck se sont signalez entre les autres. Rendons-leur publiquement cette justice, ils ont répandu de grandes lumieres sur la question dont il s'agit, & quoique les routes qu'ils ont suivies

xvj P R E F A C E.

ne soient pas les mêmes, il faut reconnoître qu'ils ont porté chacun des atteintes mortelles à M. Bayle. Mais nul, s'il m'est permis d'en dire ma pensée, ne l'a fait avec plus de succès que M. Leibnitz. Il n'entreprit sa Théodicée que pour offrir de nouveaux moyens d'apologie pour la Providence. Les vûes qu'il présente sont grandes, dignes de la matiere, & de l'Auteur, dont le caractère étoit l'esprit de système porté au plus haut point.

C'est

P R E F A C E. xvij

C'est dommage qu'un Ecrit d'ailleurs si respectable, & qui seul auroit pu suffire, soit dénué de méthode, chargé de digressions inutiles, quoique sçavantes; & souvent taché de principes opposez à la saine Theologie.

On s'est fait un devoir d'employer ici ce qu'il a de solide & d'heureux, en y joignant des preuves plus orthodoxes, & serrées de plus près. Peut-être même que quelques-unes pouront ne pas sembler assez

xviii P R E F A C E.

étenduës , surtout à certains esprits moins faits que les autres aux précisions philosophiques. Mais sans vouloir trop excuser ce qui pourroit bien être un défaut , on supplie ceux qui aiment à juger dans la rigueur , de ne regarder cet Ouvrage que comme un Essai. On lui a donné ce titre , pour ne l'annoncer que sous l'idée qu'on en a soi-même , & afin de ne pas laisser croire qu'on y ait épuisé la question. On se flatte néanmoins d'en

PREFACE. xix

avoir dit assez pour ceux
qui cherchent moins à dis-
puter qu'à s'éclaircir. Les
autres ne se rendroient pas
davantage à des raisons
plus développées. Il n'y a
point d'art pour surmon-
ter une obstination d'es-
prit soutenuë des résistan-
ces du cœur.





APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Essai Philosophique sur la Providence*. Je n'y ai rien trouvé de contraire à la foy & aux bonnes mœurs Il est écrit d'un stile , & d'une maniere , qui joint à l'importance de la matiere qu'il traite , lui procureront l'estime , & la bonne réception des gens habiles , & sçavans. C'est mon avis. En Sorbonne , ce vingt-trois Août mil sept cens vingt-sept.

A. LEMOINE, Docteur
de la Maison & Societé
de Sorbonne, Chanoine
de S. Benoist.

ESSAI



ESSAI
PHILOSOPHIQUE

Par l'abbé Houtterville.
SUR

LA PROVIDENCE.

VOUS me faites plaisir, M. de vous ouvrir à moi de vos inquiétudes. Cette confiance, outre qu'elle m'honore, m'est une preuve que vous ne doutez pas combien je vous suis sincèrement dévoué. Il m'est doux que vous soyez convaincu que person-
A

2 *Essai Philosophique*
ne au monde ne desire plus
que moi de contribuer à
vous rendre le repos , en
vous rapprochant de la véri-
té.

Commencez à l'aimer de
tout votre cœur , & elle ne
tardera pas à se montrer ; car
c'est l'amour qui l'invite à se
découvrir. Les esprits super-
bes , contradicteurs , & in-
dociles sont privez du bon-
heur de la voir ; parce que
ce n'est point elle qu'ils cher-
chent , mais la singularité des
opinions , le vain plaisir de la
dispute , & le faux honneur
de l'emporter par les souples-
ses de l'art. Celui qui est dans

une disposition contraire, celui qui ne demande que le jour pour marcher à sa lumière, celui qui n'hésite que par la crainte de se tromper doit tout attendre de sa droiture : pourvû cependant qu'il ne s'évapore pas en recherches visiblement au-dessus de ses bornes ; ce qui feroit une autre sorte d'orgueil inévitablement suivi du naufrage de la raison. Il ne faut désirer de connoître que les objets où l'esprit trouve une prise, ne l'élever qu'à ce qu'il peut atteindre, & alors on arrive sûrement à la fin des questions, & de ses incertitudes.

4 *Essai Philosophique*

des. L'humble ignorance sur le reste est le partage de l'homme, & qui n'y consent pas se tourmente sans aucun fruit. Dès que nous sentons quelque chose qui résiste, qui nous repousse assiduëment, qui nous renverse malgré nos efforts, c'est la marque décisive que nous sortons de nos limites, & que nous voulons, pour ainsi parler, contenir au-delà de notre capacité naturelle. C'est un avis secret qui nous rappelle à notre impuissance, & qui corrige une foiblesse présomptueuse qui s'oublie. Mais dès qu'un principe évident brille à la

sur la Providence.

raison au commencement de ses recherches , c'est le signe certain qu'il y a dans l'esprit un fond de ressources pour aller de ce principe à d'infail- libles conséquences. C'est comme une Aurore qui annonce le jour , ou comme un guide fidèle qui s'offre à conduire au but & sans péril , celui qui lui donne la main.

Désirez donc, M.... de sortir bien-tôt de l'abyfme d'incertitudes où vous êtes plongé ; mais désirez-le cordialement , d'une volonté pleine & ferme ; désirez-le de même qu'un malade soupire après la fanté. Gardez-

6 *Essai Philosophique*

vous de vous séduire vous-même en craignant de rencontrer une lumière importune. Ne soyez point ombrageux contre les remèdes. Laissez à part vos premiers jugemens qui pourroient bien n'être ni assez approfondis, ni assez liez. S'ils sont des conséquences immédiates de principes clairs, il faudra bien que tout vous ramene à eux. Accordez - vous de revenir sur vos propres traces, comme un homme qui veut recommencer à mesurer sa carrière. N'admettez que ce qui vous paroîtra sans nuage. Hésitez où il faudra ; c'est exactitu-

sur la Providence. 7

de & force d'esprit ; mais ne combattez pas l'évidence aperçûë. Vous la discernerez à son caractere propre qui est un entraînement prompt, & invincible. Sur tout ne redoutez rien tant que l'erreur, & la fausse honte de vous avoüer vaincu. Il vaudroit mieux encore ne rien voir, que de s'imaginer voir, & de soutenir qu'on voit ce qui n'est pas. La plus affreuse obscurité seroit préférable à cette lueur trompeuse. Plus le vrai est précieux, plus vous devez fuir ce qui n'auroit que ses apparences, & qui ne seroit pas lui.

A iiij

8 *Essai Philosophique*

O Vérité ! devez - vous dire , si vous êtes quelque part , si vous êtes témoin des tourmens que me cause le doute , si vous y êtes sensible , & si vous entendez les vœux sinceres de l'homme , écoutez les miens : voyez la préparation de mon cœur , & sa simplicité ; ne me laissez plus en proye à l'inconfiance de mon foible raisonnement , & de mes vagues pensées. O Vérité ! montrez-vous toute pure à moi ; ne permettez pas que le préjugé me domine , que l'amour propre me soit un piège , ni que je prenne votre ombre

sur la Providence. 9

pour vous. Soyez jalouse de
votre gloire, établissez-vous
pour jamais au-milieu de
moi, faites-en votre conquê-
te : je ne veux que vous, &
je ne veux être qu'à vous ;
car hélas ! si je ne vous pos-
sède, je ne possède rien, & si
je ne suis à vous, je ne suis
pas moi-même à moi-même :
je me trahis, je me perds, &
je tourne contre mes intérêts
le don de connoître que j'ai
reçu.

Avant que d'aller au détail,
agréez, M. . . . que je vous
dise ma pensée sur les anciens
Systèmes, & en particulier
sur les grands noms dont l'é-

10 *Essai Philosophique*

clat semble vous imposer. Cette courte exposition pourra servir d'éclaircissement préliminaire à quelques-unes des difficultez qui vous peinent.

En général je ne connois, en matière de sentimens, que deux autoritez capables de m'assujettir, dont l'une est au-dedans, & l'autre est hors de moi.

Celle qui est au-dehors, est la parole de l'Eglise à laquelle il a été dit : *Qui vous écoute m'écoute.* Appuyé sur cette infaillible promesse que nulle exception ne restraint, je n'ai point de doctrine pro-

sur la Providence. II

pre dans les choses de Religion. Toute singularité m'effraye sur cet article. Malheur à moi si je marchois seul dans ma voye : l'erreur feroit bien-tôt sur mes pas. L'instruction de l'Eglise est ma règle & ma loi. Où l'Eglise parle, je n'hésite, je n'examine plus. Les yeux fermés je vais où elle me mene, sans répugnance, sans approfondissement curieux ni critique ; parce que je sçai bien que sa route ne peut égarer, & que la mienne, tant qu'elle n'est que la mienne, est toujours suspecte, & souvent trompeu-

12 *Essai Philosophique*

se. Ainsi qu'on ne me demande rien sur chacun des mysteres de la foi ; je ne veux pas en sçavoir plus que l'Eglise véritable qui me les enseigne ; je ne veux qu'être docile , & soumis comme le dernier du troupeau. Cet empire absolu de l'Eglise sur moi , n'est autre chose que l'empire de Dieu même, dont *l'Esprit enseigne toute vérité.* Ce n'est point à des hommes foibles & fragiles comme moi , c'est au Pere des lumières que je me soumets , & à son Fils qui a promis à l'Epouse d'être avec elle *jusqu'à la consommation des siècles.*

C'est lui qui m'instruit , c'est lui qui me décide , c'est lui qui me corrige , c'est lui qui me guide par elle. Toutes les Sectes indépendantes où l'on dit à chacun : examinez , discutez , jugez , me font horreur par ce téméraire langage. Si je suis ignorant , comment puis-je examiner , juger , & décider ? Dieu manque-t'il donc aux simples , & n'y a-t'il pour eux aucun chemin qui conduise à lui ? Les abandonne-t'il à leurs profondes ténébres , sans secours , sans conducteur , & sans ressource ? N'est-il donc plus le Pere commun qui

14 *Essai Philosophique*

nous appelle tous à l'héritage sans distinction ? Ne fait-il part de ses secrets qu'aux doctes & aux sages du siècle ? La science du salut est-elle comprise dans les dons de la nature ? Le Sçavant lui-même ne s'aveugle-t'il jamais ? A force de recherches ambitieuses ne devient-il pas quelque fois le plus ignorant d'entre les petits ? S'il s'embarrasse chaque jour dans ses propres conjectures sur des questions naturelles , & les moins épineuses , combien plus a-t'il besoin d'une autorité suprême qui l'instruise , & qui le fixe sur les myste-

sur la Providence. 15

res d'en haut ? C'est l'Eglise
invariable dans ses dogmes ,
& perpetuelle dans sa succes-
sion qui est cette autorité su-
prême. C'est elle qui se fait
toute à tous. Elle ne donne
que la même nourriture à ses
enfants , mais plus ou moins
temperée selon les degrez &
la mesure de leurs forces. El-
le dit au foible : ne vous trou-
blez pas dans votre impuif-
fance ; foyez seulement hum-
ble dans le sentiment de vo-
tre infirmité ; jetez - vous
entre mes bras , je suis votre
mere , & je vous porterai ;
j'ai les sources de la vie , &
vous vivrez par moi. Elle dit

16 *Essai Philosophique*

au fort : défiez - vous de
vous - même ; craignez le
danger des spéculations &
les erreurs qu'elles enfantent,
ne vous élevez pas pour
tomber , ne tentez pas l'im-
possible , ayez la sobriété de
la sagesse , profitez de l'e-
xemple des audacieux que
leur révolte a perdus, ne mar-
chez que sur mes traces ,
quiconque s'en écarte trou-
ve la mort. Depuis plus de
dix-sept siècles , où est celui
qui a péri dans ma main ?
Qui est - ce qui peut me re-
procher l'abus de mon auto-
rité , & qui peut se plaindre
de sa soumission ? Or qu'y a
t'il

sur la Providence. 17

t'il de plus proportionné à la foiblesse humaine , de plus court , & de plus tranchant que ce moyen simple qui suffit à chacun dans quelque état qu'on le suppose ? Dieu même dans le plan d'une Religion pouvoit-il faire plus pour l'homme ? Ne lui a-t'il pas tout donné en lui donnant un préservatif si puissant & si facile contre les séductions du mensonge ? Il n'y a que l'amour propre effréné & ennemi de lui-même qui se puisse plaindre d'un assujettissement, sans lequel il n'y auroit en nous qu'incertitude, illusion, & fausseté.

B.

Une seconde autorité me soumet à elle dans l'ordre Philosophique. Cette autorité qui m'est intime, & si intime qu'elle compose le fond de ma nature, & est moi-même; c'est ma propre raison. Par ce mot, j'entends la lumière qui habite en moi, & qui me devance dans les jugemens que je porte avec certitude. J'entends la mesure dont je me sers pour comparer les choses entre elles. J'entends cette règle que je consulte quand j'ai besoin d'une décision. J'entends cette Loi intérieure qui me fait juger d'une façon plutôt que

d'une autre ; qui me fait dire oui, quand les objets que j'envisage sont en rapport nécessaire, & qui me fait dire non, quand ces objets sont incompatibles. Pour me servir de termes qui m'expliquent mieux encore, ma raison consiste dans les idées claires que je porte empreintes dans ce que j'appelle mon esprit. Ce sont ces idées qui me font tout voir ce qui est perceptible ; parce qu'elles représentent les objets, comme la glace d'un miroir uni me représente ce qui lui est offert à la lumière. Ces idées sont même infiniment mieux représentantes que la

glace , car la glace ne renferme pas la réalité de son objet , au lieu que les idées contiennent tout le positif , ou la vérité de ce qui est existant ou possible. Ces idées sont les choses spiritualisées , elles sont les modèles , & comme les patrons sur lesquels je pourrois , sans me méprendre , faire des êtres , si j'étois créateur. Ces idées ne trompent jamais personne : au contraire on n'est trompé que lorsqu'on juge indépendamment d'elles , & ce sont toujours elles mieux consultées qui détrompent celui qui se trompoit. Ces idées sont

communes à tout être qui pense. Elles sont en vous , elles sont en moi , elles sont dans tous les hommes que je connois & que je ne connois pas. Elles ont été dans ceux qui ne sont plus , elles seront dans ceux qui ne sont pas encore , & ce qu'il y a d'admirable , elles sont invariablement les mêmes dans toutes ces intelligences diverses. Elles sont dans le petit enfant dont la langue commence à peine à se délier , comme elles sont dans le plus grand Philosophe , sans accroissement ni diminution. Le petit enfant qui dit de sa pou-

22 *Essai Philosophique*

pée qu'elle a tout le corps plus grand que la tête, voit aussi-bien que le Géometre que le tout est plus grand que la partie, & il le voit, où? dans le même trésor de notions & d'idées. Demandez à ce petit enfant si sa robe est bien sage, si elle a de l'esprit, si elle est obéissante, si elle ne ment point; tout aussi-tôt il se prend à rire: l'innocent embarras de son geste vous fait entendre, au défaut de sa voix, qu'il s'aperçoit qu'on ne lui fait pas une question sérieuse. Il découvre déjà dans l'idée de la matière, que la matière ne

pense point, & ne peut penser. Son esprit travaille déjà sur un fond aussi riche que l'étoit celui qu'employoit Descartes lui-même.

Or ces idées naturelles, claires, distinctes, & vives qui composent ce qu'on nomme évidence sont à mon égard une autorité dont je ne sçaurois éluder l'empire. Si je voulois m'y soustraire, je le tenterois en vain : je disputerois contre moi-même aussi ridiculement, & aussi infructueusement que si je voulois me faire croire que je ne vois pas le jour, quand j'ai les yeux ouverts au mi-

lieu d'une grande campagne ;
& en plein midi. Ce combat
affecté contre mes propres
lumières, ne feroit qu'un jeu,
& j'aurois honte de m'y ar-
rêter. Je dis plus : si je me l'é-
tois permis pour un instant,
il ne feroit pas en mon pou-
voir de le continuer ; car il
n'y a pas de raison contre la
raison , ni d'idée claire contre
une idée claire. Supposé que
j'osasse imaginer que la rai-
son , que l'idée claire , que
l'évidence enfin peuvent me
séduire , il faudroit que j'i-
maginasse aussi follement ,
que je suis dans une illusion
générale , perpétuelle & in-
surmontable.

insurmontable. Générale , & perpétuelle ; puisque je ne pense , que je ne juge , que je ne décide que par ma raison. Insurmontable ; parce que je n'ai pas une seconde raison dont je puisse user contre les artifices de la première. Cette première est l'unique , & elle est toute ma nature , & non - seulement la mienne , mais celle de tous les hommes. Ils n'en ont point une différente de celle que je possède. Que nous soyions déprevenus eux & moi , nos jugemens seront les mêmes dans une exacte précision , du moins si nos

regards se tournent vers les mêmes côtez du même objet. Au milieu des variétez de mœurs & de coûtumes qui nous différentient, le Chinois, le Persan, l'Indien n'hésitent pas plus que moi dans leurs perceptions, ni dans ce qu'ils prononcent d'après ces perceptions distinctes. On ne croit point dans les Isles reculées que trois & deux unitez fassent six unitez. On n'a point soutenu dans les siècles les plus ténébreux qu'il fût plus beau de violer sa parole, que de lui être fidele. Un Sauvage que ni les Loix, ni l'étude,

ni l'exemple n'ont moriginé, approuve ce que je lui dis, dès que moi-même en lui parlant, je suis attentif à suivre un fil d'idées nettes & simples. Il entend au milieu de lui la voix que j'entends au milieu de moi. Cette voix intérieure est comme le nœud qui associe tout le genre humain. Il nous faut des interprètes pour la parole, il ne nous en faut point pour cette société d'intelligence. En fait de raison, tout est un dans l'Univers, & plus un, pour ainsi dire, que la matière n'est une dans ses productions. La Terre ne donne pas

en effet les mêmes fruits partout. Les climats glacez offrent à l'homme des présents que lui refusent les plages brulantes du Midi, & les lieux où le soleil se leve sont parez de richesses inconnuës aux régions où la lumière se précipite. Mais la raison est le bien commun que chacun partage, sans que le partage cause à personne de préjudice. Elle se communique toute entiere à tous, elle suffit à tous, & elle reste toujours entiere dans ces communications infinies. Elle n'est point comme l'astre qui nous éclaire,

un tems sur un Peuple , & un tems sur un autre ; elle ne connoît ni ces absences , ni ces retours alternatifs. Elle ne cesse de demeurer présente à tout esprit. Elle est ici , quand on peut dire qu'elle est là , & elle est là , quand on peut dire qu'elle est ici. C'est même , en un sens , parler mal que de s'expliquer de la sorte ; car la Raison n'est ni dans le tems , ni dans le lieu. Elle EST , & à son égard ce mot unique renferme tout.

Si donc je pouvois être trompé par la Raison , tout ce qu'il y a d'intelligences

comme moi feroient exposées à la même surprise. Non-seulement nous ferions tous dans l'égarement, mais ce qui feroit le comble des maux, nous n'aurions pas même le triste avantage de connoître déterminément notre erreur. Pourquoi ? C'est que la Raison trompée dans son premier jugement pourroit également être trompée dans la correction qu'elle feroit de son premier jugement. Cette correction feroit un nouveau jugement aussi destitué de principes infaillibles que l'étoit le premier. La règle fautive en un point, le feroit

en tout ; on ne pourroit la
consulter qu'avec défiance
sur la vérité de ses réponses.
J'ajoute que nous n'aurions
pas la liberté du doute géné-
ral ; parce que le doute sup-
pose un équilibre dans les
motifs , dont on n'auroit pas
la confiance de dire que l'un
ne doit point l'emporter sur
l'autre , & nous mettrions
follement nos idées en dou-
te par le moyen de nos idées.
Nous ne pourrions plus dire
d'une chose qu'elle est claire,
ni d'une autre qu'elle est con-
fuse ; peut-être que nous
prendrions le change dans
cette décision précipitée. Il

32 *Essai Philosophique*
faudroit se fermer les yeux ,
aller au hazard , & marcher à
râtons malgré le péril des é-
cueils & des précipices , re-
noncer pleinement & pour
toujours à rien connoître ,
demeurer incertain si l'on
veille , ou si l'on rêve , se
parler & s'écouter sans s'en-
tendre , se jeter enfin dans
un désespoir absolu & uni-
versel. Plûtôt que de tom-
ber dans un tel excès d'opi-
nions & de paroles , il faut
donc convenir que la pre-
miere autorité de l'homme
sur l'homme , est la raison de
l'homme. Je veux dire cet-
te raison primitive , immua-

ble & pure qui est en nous ,
sans être de nous ; ce juge se-
cret que rien ne corrompt ;
ce moniteur intime que rien
ne fait taire ; ce maître in-
térieur dont jamais on ne dé-
daigne les leçons , qu'au mê-
me-tems le cri de la conscien-
ce ne rappelle le disciple in-
docile.

Cela posé , je dis , M....
que dans tout examen de
question où il s'agit non de
croire , mais de raisonner ,
je me détermine par mes feu-
les idées claires , sans m'in-
former jamais de ce que les
autres ont dit avant moi. Puis-
que ma raison m'est donnée

pour me conduire, je lui dois la déférence de ne suivre qu'elle. Déférence qui n'est pas un attachement orgueilleux à ma pensée, parce qu'elle est ma pensée, mais l'effet d'une impossibilité réelle où je suis de décider par une autre inspiration que celle de l'évidence que je trouve en moi. Ainsi l'on me cite en vain d'illustres Philosophes qui ont cru, ou nié certains principes. Tous ces grands personnages si respectez qu'ils soient par le préjugé, si respectables qu'on les suppose par la durée de leur réputation, ne me subjuguent

point. Je vous en ai dit la cause, & je ne puis trop la répéter. C'est que la Philosophie n'est que la Raison, & que la Raison est le présent universel qui se distribue dans une égalité parfaite. Supposant même, ce que je ne crois pas, que ce partage fût inégal, je ne pourrois juger de la raison d'autrui que selon le degré de la mienne, & si la mienne est trop courte, elle jugeroit témérairement d'un degré supérieur qu'elle ne pourroit atteindre. Au contraire, si la portion de lumière qui m'est échue est plus abondante que ne l'est

celle d'un autre , je me dégraderois en m'affujettissant à celui qui ne seroit pas si éclairé que moi. Dans ces deux suppositions qui pourtant seroient les seules possibles , vous voyez que je ne dois obéir qu'à moi , & demeurer affranchi du pouvoir des noms anciens ou modernes. Je ne veux pas insinuer par là que je me flatte de l'espoir imprudent de trouver toute vérité dans mon propre fond. Loin de moi cette parole d'orgueil. Je sens mon impuissance , ma fragilité , ma précipitation , & mes bornes. Un autre peut sans doute s'élever

à des spéculations où mes seules forces auroient peine à me porter. Mais enfin ces vérités trouvées par un autre, ne sont vérités pour moi qu'autant que je les conçois telles sur la réponse claire, & précise de mes idées. Je ne crois, & je ne puis croire une proposition vraie qu'en faisant faire à mon esprit le même chemin qu'a fait l'esprit de l'inventeur. Il faut que j'aie où il a été, & par où il a été, que je consulte ce qu'il a consulté, que je sois touché des preuves qui l'ont pénétré, que j'entende à mon tour celui qui lui a parlé, je

veux dire ce maître universel qui dit toujours, & partout, les mêmes vérités à quiconque lui prête une attention sérieuse. Si je me laisse conduire à l'inspiration d'autrui, si je me livre comme un enfant à tout ce qu'il me dit, sans que je le conçoive avec souveraine évidence, ma conviction n'est point une conviction; c'est une obéissance aveugle, & d'esclave, un avilissement volontaire de mon être pensant, & le triomphe du préjugé. En ce cas je cesse d'être raisonnable, je ne suis plus qu'un écho vain & stupide, je

ne fais que répéter de mémoire des sons où mon esprit n'a point de part. J'avouërai cependant , afin de ne point contredire , qu'il est curieux pour l'histoire des sciences , d'être instruit de la variété des opinions humaines dans l'examen d'une question. Cette connoissance des différens systêmes peut avoir son utilité. Elle fournit des matériaux de réflexions qui ne se présenteroient souvent qu'après de longs détours. En nous montrant les fausses routes que l'on a tenu dans la recherche du vrai , nous sommes avertis d'en imagi-

ner de nouvelles. La vérité déjà découverte nous donne des facilités pour l'étendre, ou pour aller à celles qui lui sont liées. L'erreur aperçue nous apprend à ne pas juger sans précaution, à nous défier de nous-mêmes, & à convenir par l'exemple d'autrui, de nos bornes communes; ce qui est, à le bien prendre; la science la plus utile de l'homme.

Je suis assuré, M. . . . que si vous prenez la peine de réfléchir sur ces remarques, vous conviendrez qu'une discussion Philosophique est indépendante de tout témoignage,

témoignage , & qu'il n'y a qu'un seul guide infallible sur ces matières , celui qui est dans chaque homme , & qui rendroit chaque homme infallible , si chaque homme étoit soigneux de ne prononcer que d'après cette décision secrete clairement entendue. Notre malheur est de ne la pas écouter , & de vouloir toujours la prévenir , parce qu'il nous semble plus commode de la supposer que de l'attendre. C'est l'amour déréglé pour ce commode dangereux qui nous fait reposer de notre créance sur le prononcé des Philosophes , sans

ſçavoir ſi ce prononcé mérite
nos ſuffrages. Mais voyez
ce qui ſuivroit d'une ſou-
miſſion ſi ſervile. Vous dites:
Ariſtote , Epicure , ne
croyoient pas l'ame impériſ-
ſable , & je m'en tiens à l'opi-
nion de ces Sages plus éclai-
rez , plus inſtruits que je ne
le ſerai jamais. Voilà la Dia-
lectique du préjugé. Par le
même principe je dirai moi :
Platon a cru que l'ame étoit
immortelle ; il avoit des
lumières bien au-deſſus des
miennes , & je n'héſite point
ſur un article décidé vrai par
un eſprit ſi pénétrant. Qui
ſuis-je près du divin Platon ?

Ainsi par un raisonnement tout semblable & sans y rien changer que les noms, nous voilà conduits vous & moi à des conclusions évidemment contradictoires. De quel côté sera la vérité? Vous répondrez qu'elle est du vôtre. Je ne répondrai pas qu'elle est du mien. Je dirai qu'elle n'est encore ni du vôtre ni du mien; parce que tous deux nous employons une règle fautive au mépris de la véritable. Cet exemple suffit seul pour me faire comprendre, & je vous laisse le soin d'approfondir où il mène.

Venons maintenant à la dif-

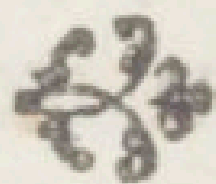
ficulté proposée. Elle est double au fond , quoiqu'unique en apparence , & je crois , pour éviter toute confusion , devoir l'envisager sous deux faces différentes. L'esprit procède avec plus de facilité quand on le dégage des idées qui se croisent , & qui s'entrelacent.

Vous doutez , M. . . . s'il y a une Providence , & vous demandez qu'on la prouve démonstrativement. Tel est , ce me semble , votre premier embarras. Ensuite , & supposé que l'on démontre la Providence , vous faites des plaintes contre sa conduite , &

sur la Providence. 45
vous desirez qu'on la justi-
fie.

Dans une question si im-
portante , où il faut , pour
ainsi dire , plaider la cause de
Dieu , il seroit besoin d'un
grand Ecrit fait de la plus ex-
cellente main , & dès-là bien
au - dessus de la mienne. Je
vais tâcher pourtant de dissi-
per vos doutes , de rassurer
l'imagination effrayée par les
phantômes qui la troublent ,
& de vous rendre , si je le
puis , au calme que vous
cherchez. Au milieu de tant
de conjonctures, où la raison
la plus aguerrie contre les
revers se trouve encore bien

46 *Essai Philosophique*
des côtez foibles & sans dé-
fense , il feroit peut - être
mieux de se jeter tout d'un
coup entre les bras de la Foi,
d'adorer ce qu'on ne com-
prend pas , & de supposer
une vérité qui console , au
lieu de disputer contre elle
par des questions sans fin.
Mais puisque vous me pres-
crivez une autre route , je ne
dois point balancer sur le
choix.



PREMIERE QUESTION.

*De la certitude d'une
Providence.*

I.

LA vérité de l'existence de Dieu est si lumineuse, que je ne puis croire qu'il y ait jamais eu d'Athée de système. Avant que de nier qu'il y ait un Etre parfait, il faut vouloir déterminément qu'il ne soit pas, & donner à ses desirs un empire absolu sur l'évidence.

Tout en nous , & hors de nous parle hautement en faveur de la Divinité. En nous ; premierement , parce que nous ne sommes pas les auteurs de nous-mêmes , & que pour comprendre d'où vient que nous ne sommes pas le néant , il faut de nécessité recourir à une main souveraine qui nous en ait tirez. Secondement , parce que nous avons une idée très-nette & très-vive de l'infini , qui n'a pu nous être donnée que par l'infini , ou qui n'est que l'infini lui-même présent à notre esprit. Enfin , parce que cette idée emporte essentiellement :

tiellement celle d'une existence nécessaire dans celui, ou pour mieux dire, dans ce qu'elle représente.

Au dehors de nous est l'Univers, qui ressemble à un champ de tableau où l'Ouvrier parfait s'est peint lui-même dans son œuvre, autant qu'elle pouvoit en être l'image. On ne sçauroit ouvrir les yeux qu'on ne découvre partout autour de soi les traces d'une Intelligence puissante sans bornes. Le ciel, & ses feux si réguliers dans leur cours; l'air, & ses météores si justement tempérez; la terre, & l'inépuisable fé-

50 *Essai Philosophique*
condité de son sein ; l'im-
mense étendue des mers qui
nous environnent sans nous
nuire , malgré leurs vagues
séditieuses ; le retour péri-
odique des saisons ; la méca-
nique des animaux , où se
trouve l'art le plus ingénieux,
& leur infinie diversité ; tous
les êtres depuis le plus grand
jusqu'à celui qui nous échap-
pe presque , annoncent la
gloire de leur Auteur. Cha-
cun séparément en est la preu-
ve , & tous ensemble forment
une démonstration invinci-
ble aux artifices du raisonne-
ment.

Il n'est besoin que de sui-

sur la Providence. 51

vre un principe si clair, si profondément gravé dans le fond de nous-mêmes, si avoué de toute la nature, pour trouver tout d'un coup ce qui a rapport à l'Etre nécessaire. Je vais donc suivre sur cette idée connue la chaîne des vérités qui en sortent, & qui servent à l'éclaircissement de vos doutes; je vais me mettre en votre place, & faire mes recherches comme si j'étois aussi flottant que vous.

I I.

Il y a un Dieu, un infiniment juste, saint, puissant; un

E ij

Etre éternel, & parfait. Il est celui qui est : je veux dire par cette expression abrégée, & néanmoins la seule qui lui convienne, qu'il possède toute la réalité de ce qui est, & non-seulement de ce qui est, mais encore de ce qui est possible. Il n'est point Corps à la manière des substances étendues, & cependant il en a tout le positif, toute la vérité, toute la perfection, toute la bonté; & s'il n'est point corps, c'est qu'il ne peut avoir la borne inséparable de tout corps. Il n'est point Esprit seulement, parce qu'il seroit conçu sous une idée particulière exclusive

de toute autre; mais il contient éminemment la perfection de l'intelligence. Il jouït actuellement & en propre de ce qu'il y a de réel dans ce qui peut être, parce que les essences des créatures possibles ne sont possibles qu'en ce que leurs degrez d'être concevables sont en lui comme dans leur source, & ne pourroient avoir d'existence que celle qu'il leur prêteroit. Il est tout enfin, en retranchant la borne qui resserreroit son Etre, & le rendroit imparfait; car l'imperfection n'est que la limitation de l'être, & l'Infini limité ne seroit plus infini.

III.

Dès que toute réalité compréhensible, actuelle, & possible est en Dieu, il s'ensuit que ma réalité vient de lui, comme les eaux qui coulent dans les profondes vallées, descendent des montagnes. Si je pense, c'est qu'il a voulu me faire intelligent. Si je veux, c'est qu'il a voulu me donner une pente à m'unir aux objets dans lesquels je trouve de la bonté. Si je choisis l'un plutôt que l'autre, c'est qu'il m'a fait libre dans mon vouloir. Ces facultez de penser, de vouloir, & de

vouloir librement ne sont pas des presens que je me sois fait. Car pour me faire passer du néant de pensée à la pensée, il faudroit que j'eusse pensé auparavant de penser : il faudroit que sans penser, j'eusse dit : Je ne pense pas, mais je vais me faire pensant, quoique j'ignore ce que c'est que penser. Tout de même je n'aurois pu me donner le vouloir, si préalablement je n'avois voulu que je voulusse. Et enfin je n'aurois pu me faire le don de la liberté, si je n'avois été libre de me faire ce don, puisqu'avant que de me l'accorder, j'aurois pu ne

56 *Essai Philosophique*
me l'accorder pas, & qu'effectivement je ne me l'étois pas encore accordé. Propositions si absurdes, qu'il n'y a point de nom pour elles assez méprisant.

Si donc je ne suis qu'un être dépendant & emprunté, moi qui pense & qui veux, puis-je douter que les autres substances inférieures à moi, puisqu'elles ne pensent ni ne veulent, ne soient aussi-bien que moi les productions d'un Être supérieur ? Il est sans doute nécessaire que le mouvement & la figure que je remarque en elles, leur soient aussi donnez par la main li-

berale & puissante qui m'a donné ce que je possède. Il n'y a pas plus de raison de croire que d'elles-mêmes elles se soient renduës mobiles & figurables, mûës en tel sens, & figurées de telle façon; que de croire que je me suis fait pensant & voulant, lorsque je n'étois encore ni l'un ni l'autre.

I V.

Si tout être borné, si les modifications de cet être ne sont que des communica-tions, & des participations de l'Etre qui n'a point de bornes, (car la modification n'est

que l'imperfection de l'être, ou la borne de l'être modifié) il est clair que tout être reſtraint dépend de l'Auteur qui l'a fait. Il est clair qu'il en dépend non par la ſeule exiſtence qu'il a reçue dans la création, mais encore par l'exiſtence actuelle, ſucceſſive & continuée que chaque inſtant lui renouvelle. La création de l'être n'eſt ni abſoluë, ni parfaite, ni permanente, ni fixe; parce que l'Etre qui eſt par lui-même ne tire point du néant des êtres qui ayent le pouvoir de ſubſiſter enſuite par eux-mêmes. Ils n'exiſtent qu'au-

sur la Providence. 59

tant que l'Etre necessaire les
tient hors du néant.

Representez-vous la main
d'un homme qui tient une
boule suspenduë au milieu
des airs. Tel est le Créateur
par rapport à sa créature. Que
cet homme ouvre la main,
tout aussi-tôt la boule tombe
de son propre poids. Elle n'a
rien en elle qui la soutienne ;
sa suspension est l'effet d'un
secours étranger & conti-
nuel. Tout de même , que
Dieu cesse de continuer l'exis-
tence à ce qui existe , ce qui
existe n'existera plus ; il tom-
bera dans les abyfmes du
néant. Ainsi je n'en suis de-

hors que par un don actuel de l'Etre qui fait être tout ce qu'il veut qui soit. Ce don actuel est aussi libre dans celui qui le fait , que nécessaire à la durée de celui qui le reçoit. Mais si ce don est libre , il est révocable ; il peut être plus ou moins étendu. Or ce qui a une mesure est divisible , parce qu'il n'y a point de mesure sans parties. Ce qui est divisible renferme une succession. Donc la durée de la créature pouvant être diminuée , & prolongée , elle est essentiellement successive. Donc elle n'a pas une existence fixe , permanente , &

sur la Providence. 61

absoluë ; son existence est comme un tissu de créations qui s'enchaînent l'une à l'autre , elle est composée d'existences bornées , dépendantes , successives , & redoublées , quoiqu'elles semblent n'en former qu'une par le renouvellement imperceptible d'une création toujours continuée.

V.

Ce que je dis du fond de mon être , qui n'est qu'un être fugitif , un demi-être , une ombre , une image de l'être , un être moitié être , & moitié néant , jamais plein ,

toujours finissant , & toujours recommençant à être , je le dis des modifications de cet être. Ces modalitez qui sont en moi ne sont pas plus à moi que mon être même. S'il faut en effet , pour que je continuë d'être , que je sois sans cesse fait existant , il est nécessaire , pour que je sois existant de telle ou de telle sorte , que je sois fait existant avec la succession perpétuelle de mes modalitez. La maniere de l'être suit la destinée de l'être. Donc ne pouvant être à chaque instant que d'une façon , il est essentiel que celui qui me fait exister à cha-

que instant, me fasse exister avec une façon, ou si vous voulez, avec une modalité précise qui ne soit pas une autre modalité. Ainsi me voilà dépendant pour la manière d'être autant que pour l'être. La même puissance fait tout en moi, & elle fait la même chose dans tout ce qui est créé comme moi. Je ne puis concevoir Dieu, ni me concevoir, ni rien concevoir, que je ne conçoive cette immédiate & absolue subordination du fini à l'égard de l'Infini.

V I.

Je n'ai pas si-tôt pénétré ces principes , que j'apperçois une grande lumiere tout-à-coup répanduë sur la question proposée. Tout est invariablement & perséveramment assujetti à Dieu. La maniere de l'être n'est point séparée de l'être ; ce n'est que l'être de telle sorte. Donc puisque l'Infini est toujours créant , & que le fond de la créature est toujours tiré du néant , l'Infini crée sans cesse la maniere d'être de la créature. La premiere création n'est point la borne du pouvoir de l'Etre infini.

sur la Providence. 65

infini. Ce pouvoir agit infatigablement sans se reposer jamais. Ce qu'il a fait, il le fait toujours, & il le fera sans discontinuation, tant que subsistera la créature. J'ai donc trouvé la Providence que je cherchois. Voilà ce Dieu qui veille sur son œuvre, qui dispose de toutes ses parties, qui les arrange à son gré, qui fait mouvoir tous les ressorts, qui préside à leurs mouvemens, qui les distribue, qui les ordonne, & dont les doigts se jouent de l'Univers, pour m'exprimer comme l'Ecriture.

O mon Dieu, que vous

E

êtes grand ! Qui est-ce qui est semblable à vous , & qui peut raconter vos merveilles ! Mais comment étois-je moi-même si égaré ? Je demandois où étoit la main qui conduit tout ; aveugle que j'étois , je ne voyois pas qu'elle est partout , qu'elle gouverne tout , qu'elle est incessamment agissante au milieu de moi , que je n'aurois point été , que je ne serois plus sans elle , que sans elle je n'aurois ni mon être , ni les modifications qui déterminent mon être , que la nature entière n'a de vie , de mouvement , & de réalité que par l'efficacité intime de

cette main souveraine à qui rien ne coûte, à qui rien ne résiste. Vérité consolante, qui commencez d'apporter la paix à mon cœur, achevez d'en dissiper les ténèbres.

V I I.

Mais peut-être aussi que je me trompe; peut-être que je me laisse ébloüir par de vaines spéculations. Hélas ! j'ai un esprit si foible, & une imagination si imperieuse ; j'ai tant de fois été le jouet de l'erreur, que j'en apprehende toujours de nouvelles surprises. Voyons donc encore une fois si je raisonne conse-

quemment ; car je ne veux rien croire que je n'y sois contraint par la force de l'évidence.

Il me vient une pensée. Ne pourrois-je pas sans recourir à une Intelligence suprême, soutenir que ce que j'apperois de régulier au dehors, & ce que j'éprouve en moi de si harmonique, n'est que le simple effet du *hazard* ? Il me semble que je puis faire cette supposition ; & ce qui me la rend vraisemblable, c'est qu'à travers ce bel ordre qui regne dans l'Univers, j'y découvre souvent des desordres manifestes. Ce mélange de

symetrie, & de disproportions dans le même tout, me paroît très-propre à représenter un coup du hazard. Je suis donc tenté de n'aller pas plus loin, & de m'en tenir à la simplicité de ce systême. J'ai même la consolation de ne pas marcher seul dans cette route que je semble m'ouvrir. Avant moi de grands Hommes y sont entrez, & il m'est doux de ne poser mes pas que sur les leurs. Il faut pourtant que je me fasse des idées nettes qui assurent mon opinion ; car je voudrois bien, s'il étoit possible, ne plus douter. Cet état de suspension est violent ;

il me fatigue ; avec lui je ne goûte point de vrai repos, & d'ailleurs j'ai reconnu qu'il n'y avoit que la parfaite évidence en droit de me soumettre. Il faut que je parvienne à cette évidence, ou qu'une fois pour toutes j'en desespere.

VIII.

Qu'est-ce que j'entends par le *hasard* ? Est-il esprit ? Est-il corps ? Est-il quelque autre chose qui ne soit ni esprit, ni corps ? Ou bien est-il tous les deux ensemble ? N'est-ce qu'une manière d'être ? Est-ce un être positif, indépendant,

& distingué de tout autre ?

Mais ces questions m'embarassent. D'où vient qu'en m'interrogeant sur tous ces points, je ne puis rien me répondre de précis ? Je medite en vain pour trouver ce que je cherche ; je parcours les idées qui font en moi, je les prends l'une après l'autre, je les consulte toutes ; je ne rencontre point celle du hazard. Nulle ne s'offre à moi pour me tirer d'inquiétude, & me dire : Me voilà, je suis celle que vous cherchez. Où est-elle donc cette idée du hazard ? Je ne puis le concevoir, je ne puis seulement pas

l'imaginer. Sans doute ce hazard n'est rien ; c'est une fiction , une chimere qui n'a ni possibilité , ni existence. En disant le hazard , je prononce un mot vuide de sens , & je m'impose à moi-même. Je suis forcé de conclure ainsi ; car il n'y a d'êtres , au moins pour moi , que ceux dont j'ai notion claire , & distincte , ceux dont je puis dire : ils sont cela , & ils ne sont que cela. Si je me permettois d'en admettre qui me fussent intelligibles en tout sens , je serois aussi peu raisonnable que le feroit un aveugle de naissance qui voudroit assor-

tir des couleurs ; & enfin la témérité de ma décision ne me conduiroit à rien de réel , je serois après elle aussi incertain que je l'étois auparavant.

Il est vrai néanmoins qu'en disant : le hazard ; je crois voir quelque chose de confus. Cette notion quoique vague est si positive , que j'oppose toujours le hazard à ce que j'entends par *dessein & conseil*. Je le définirois volontiers un assemblage *fortuit* de causes & d'effets. Ce qui se définit est intelligible. Par conséquent je me hâtois trop de conclure contre l'existence positive du hazard.

I X.

Le hazard , ai-je dit , est un assemblage fortuit de causes & d'effets. Je comprends assez ce que c'est qu'assemblage, cause & effet. Mais ce mot, fortuit, que veut-il dire ? Je suis sincere , j'avoüe que je l'ignore. Je sçai qu'il ne signifie ni dessein , ni conseil. En sçai-je mieux son sens véritable & unique ? Dire : une telle chose n'est point telle autre , n'est pas faire comprendre la premiere. On ne définit point par des négations ; ce feroit un jeu ridicule de paroles. Quand j'oppose le ha-

zard à conseil & dessein, ce n'est donc pas que j'aye une idée vive, distincte, & précise du hazard; ce n'est pas même que j'en aye une idée grossiere & informe. C'est que j'ai une claire notion de ce qui est dessein ou conseil, & que j'appelle hazard ce qui est le néant de ce dessein, & de ce conseil. Or ce qui est un néant ne peut jamais être une cause. Le néant n'opere rien, il n'occasionne rien. J'avois donc tort de faire honneur ou deshonneur au hazard, des régularitez & des desordres que montre le premier coup d'œil jetté sur l'Univers.

X.

Puisque la ressource que je pensois trouver dans le hazard m'échappe & me fuit, cherchons un asyle ailleurs. Il faut s'opiniâtrer dans la recherche du vrai. Je m'imagine que les travaux qu'il coûte sont bien payez par les douleurs qui le suivent.

Outre cette immense étendue de matiere qui compose le tourbillon que j'habite ; outre ces spheres indéfiniment éloignées de nous , & qui roulent au-dessus l'une de l'autre dans ces prodigieux espaces que tout l'art ne peut

mesurer, je conçois encore de nouveaux espaces ajoutez à de nouveaux espaces au-delà des premiers & des seconds espaces. Je les unis sans cesse les uns aux autres, sans mettre de fin à mon addition toujours réitérée, toujours augmentée, ni sans concevoir que je puisse y mettre de fin; puisqu'à cette fin marquée je comprends que je pourrois joindre, sans me reposer jamais, une étendue qui reculeroit les premières bornes, sans qu'il fût permis de me dire : arrêtez-vous, vous ne sçauriez aller plus loin.

Or à la vûë de cette pro-

digieuse immensité corporelle qui absorbe mon imagination, sans excéder mon intelligence, il me prend envie de croire que cette étendue, si manifestement indéfinie, est coéternelle à Dieu, qu'elle est par sa nature assujettie à certaines loix éternelles aussi; que ces loix sont immuables, & dans leur immutabilité si fécondes pourtant, qu'elles produisent tous les changemens, toutes les révolutions, toutes les nouveautez, tous les spectacles qui entretiennent la scène toujours changeante de l'Univers. Je comprends que les effets régu-

liers tels que sont , par exemple , le cours uniforme des astres , le retour constant & perpetuel des saisons , la resurrection annuelle des germes , la circulation de la sève dans les veines des arbres , la multiplication des animaux , & la conservation de leurs especes , sont des suites naturelles de ces loix ou de l'équilibre des corps ; ce qui est la même chose sous divers noms. Pour les effets qui me semblent capricieux , comme l'inconstance des vents , les pluies & les grêles qui n'ont ni ordre ni regle , la chute des foudres , &c. je conjecture

80 *Essai Philosophique*

que ce font des défauts de ces loix. Car au fond seroit-il surprenant que ces loix n'ayant été posées par aucune intelligence, se trouvassent quelquefois suivies de phénomènes bizarres, ou même funestes.

Je sçai bien qu'après m'être ainsi développé le Physique de l'Univers, il reste à m'en expliquer le Moral, c'est-à-dire, les effets nez des causes pensantes; mes projets, par exemple, & l'ordre de leur exécution. Mais sur cela je réponds qu'il se peut faire qu'en conséquence des loix coéternelles à la matière,

les mouvemens de mon corps m'obligent à certaines pensées, m'attachent à certains desirs, & que je ne sois point libre dans le temps que je crois l'être le plus. Dans cette supposition mes craintes, mes espérances, mes souhaits, mes idées, mes peines, mes joyes feront des modifications nécessaires de mon esprit. Le principe en fera dans les mouvemens de mon corps, qui eux-mêmes feront nécessaires en qualité de résultat particulier des impressions générales de la masse universelle. Le mouvement du tout entraînera les mou-

vemens des parcelles du tout. Je serai ce qu'est une goutte d'eau au milieu des profonds abyssmes de la mer. Cette goutte d'eau ne peut rien contre l'effort des colonnes environnantes , pressées par les colonnes éloignées dont l'effet , quoique médiat , est invincible. Il faut que cette goutte d'eau cede à l'entraînement impetueux qui la surmonte. Voilà mon image. Je suis une foible portion de ce tout vaste que j'appelle Univers. Je vais , non où je veux, mais où la rapidité m'emporte. Je ne veux que ce qu'il me fait vouloir par l'impression

qu'il donne à mon corps , & qui se communique imperceptiblement à mon ame par le rapport des modalitez de la double substance qui me compose. Je suis pressé , contraint , agité , poussé par les êtres qui m'environnent , & je communique à mon tour aux êtres voisins une partie de la violence que j'éprouve. Rien n'est defuni , rien n'est isolé : tout se touche , & se donne la main , pour ainsi dire ; un seul atôme tient à tous les autres par l'interposition des atômes placez dans les interstices. Voyez une troupe de bergers & de ber-

geres qui dansent en rond. La troupe, quoique divisible en autant de personnes qu'il y a de bergers & de bergeres, ne forme pourtant qu'un tout unique ; les mouvemens particuliers de chacun sont déterminez par les mouvemens communiquez de proche en proche. Ces mouvemens propres & personnels sont tout à la fois le secours & l'impression l'un de l'autre ; celui qui cause est causé. Mais comme ce mouvement est circulaire, il ne commence, & ne finit dans aucun des danseurs : il se partage, & n'est entier que dans la troupe entiere. Cette

sur la Providence. 85

naïve comparaison m'éclaircit
ma propre pensée ; il me sem-
ble que j'en connois mieux
comment chaque partie de
l'Univers est entraînée par le
tout de l'Univers. A quelque
discussion que cette conjec-
ture m'engage, je prends le
parti de l'approfondir.

XI.

J'ai reconnu tantôt l'exis-
tence d'un Etre suprême, &
je la reconnois encore ; parce
que j'ai de lui une idée ineffa-
çable : & maintenant je fais de
la matiere une substance coé-
ternelle à Dieu. Puis-je allier
ces deux principes ? Le premier

86 *Essai Philosophique*
est très-clair. Le second l'est-il de même ? C'est à moi de l'examiner.

J'admets un Dieu , parce que je conçois l'Etre par lui-même , l'infini positif , le souverainement parfait. Il est donc parfaitement intelligent. Sa parfaite intelligence ne seroit pas parfaite , si elle empruntoit ses idées du dehors. Ce qui est emprunté marque la dépendance de celui qui emprunte : emprunter est la preuve qu'on n'a pas tout en soi. La dépendance , le défaut ou besoin répugnent à l'Infini. L'Infini possède donc en lui-même , &

sans emprunt les idées universelles. Par conséquent l'Infini a l'idée de la matiere, & cette idée ne lui vient point de la matiere même; car en ce cas il tireroit de la matiere une connoissance qu'il n'auroit pas sans la matiere: il dépendroit d'elle pour le plus de ses perfections, & il ne seroit plus l'Infini absolu pour l'intelligence. Donc puisque Dieu connoît l'étendue, il faut de nécessité qu'elle soit sa production, qu'elle n'ait existé, qu'elle n'existe que parce qu'il a voulu & qu'il veut son existence. La matiere n'est donc pas existante

88 *Essai Philosophique*
de toute éternité, & ma sup-
position est vaine.

XII.

Effectivement l'idée d'un être borné est avant cet être. Le modele precede l'ouvrage dont il est le modele. Bien plus : le modele est la réalité dont l'ouvrage n'est que la représentation. Les essences des êtres sont avant que les êtres soient. Ils ne peuvent être qu'autant, & selon qu'il leur est possible d'être par les propriétez ou attributs de leurs essences. La matiere est. C'est donc qu'elle a été faite sur l'idée de la matiere : idée éternelle

éternelle qui est le patron de l'étendue créée.

Ce n'est point tout ; car en méditant, les notions s'éclaircissent, je crois voir distinctement que si la matiere étoit éternelle, moi-même qui la connois, je ne pourrois la connoître. En voici la preuve qui accourt au-devant de moi.

Ouvrir les yeux, & regarder un corps, le toucher de sa main, être mû ou arrêté par lui, n'est pas le connoître. Cet attouchement & ce regard ne font que des sensations bien éloignées d'une perception distincte. La per-

H

ception est toujours lumineuse ; la sensation est toujours confuse. L'une s'élève jusqu'à l'évidence ; l'autre commence & se termine aux sens. Néanmoins je connois la matiere, & j'en assigne les infaillibles proprietéz. Si je suis Géometre, jusqu'où ne vais-je pas en consultant la seule idée de l'étendue ? Quelle est cette immense carrière qu'elle m'ouvre ? Je m'y promene de véritéz nouvelles en véritéz nouvelles ; une démonstration me devient la source de mille autres, qui elles-mêmes s'étendent & se ramifient presque sans bor-

nes. Cette idée d'où me vient-elle? Ce n'est pas de l'étendue visible & palpable; elle n'est par elle-même que sensible, elle n'est point perceptible. Je ne la vois donc pas en elle, mais dans ce qui est plus elle qu'elle-même; puisqu'elle n'est ce qu'elle est que d'après l'étendue spirituelle où je la vois. Cette étendue spirituelle ou intelligible est l'archetype de la matiere; elle me montre la matiere, quand même la matiere ne feroit pas; elle l'offre à mon esprit, & il la verroit quand je n'aurois ni sens ni corps; elle me présente non pas seulement

ce que la matiere visible & palpable contient de modifications actuelles, elle m'offre toutes ses modalitez productibles & possibles, elle renferme tout l'absolu de la matiere, non dans une succession passagere, mais ce qui l'annoblit bien davantage, dans une permanence fixe & immuable.

Or cette idee qui n'est pas la matiere, puisque la matiere n'est pas intelligible; cette idee qui n'est pas dans la matiere, puisqu'elle me decouvre des modifications possibles qui ne sont point actuellement dans la matiere, cette

idée où est-elle, sinon en celui qui contient les idées générales préexistantes aux êtres, qui eux-mêmes ne sont que les expressions de ces idées universelles, à peu près comme les mots sont la traduction de nos pensées ?

XIII.

D'autres réflexions appuient celle que je viens de faire. Estre éternel, c'est estre par soi-même. L'éternité excluant toute origine, ce qui n'a point commencé doit être nécessairement. Estre nécessairement, ou par soi, est le plus haut degré d'être concevable.

Or qui dit être, dit perfection; par conséquent qui dit le plus haut degré d'être, dit le plus haut degré de perfection. Ceci demande que je le démêle mieux encore, avant que de rien conclure.

Toute *perfection* compréhensible se rapporte à la *bonté*, & à la *vérité*. La vérité & la bonté ne sçauroient convenir au néant, puisqu'il ne peut être ni vrai, ni bon en aucun degré. La vérité & la bonté ne peuvent donc appartenir qu'à l'être. De son côté, l'être ne peut convenir qu'au vrai; car ce qui est faux en tout, n'est rien: c'est une

privation totale de la vérité, & une privation totale est le néant. De là ce qui est faux en partie, n'existe aussi qu'à moitié, & selon la partie qui est vraie. Tout de même ce qui n'a aucune sorte de bonté, n'a point du tout d'être, & ce qui a un peu, ou beaucoup de bonté, a un peu, ou beaucoup d'être. Il suit manifestement de ce principe, d'ailleurs incontestable, que Vérité, Bonté, & Etre sont des mots équivalens. Or Bonté, Vérité, & Perfection sont la même chose aussi. Donc être, & perfection sont des termes précisément expressifs

96 *Essai Philosophique*
de la même idée. Ainsi re-
tranchez de la perfection,
vous retranchez de l'être ;
ajoutez à la perfection, vous
ajoutez à l'être ; anéantissez
la perfection, vous anéantif-
fez l'être.

Cela posé, qui est de l'évi-
dence la plus brillante, si la
matiere est éternelle, la ma-
tiere est par elle-même. Ce
qui est par soi-même est né-
cessairement. Ce qui est né-
cessairement a le suprême dé-
gré d'être. La matiere est
donc infiniment parfaite, elle
est donc un Dieu ; mais un
Dieu indépendant de celui
que j'ai reconnu plus haut, &
je

je ne puis éviter ces conséquences. Que je suis malheureux ! Mon esprit se perd dans un cercle sans fin. Je ne sors d'un abîme que pour me replonger dans un autre. Vérité, je vous implore de nouveau ; hâtez-vous de paraître, je ne sçai où je suis ; rendez-moi le jour, & si je le retrouve, faites qu'il me luisse toujours.

X I V.

Dieu n'est pas seulement perfection ; il est la souveraine perfection en tout genre. Ce principe m'est aussi clair qu'il m'est évident que trois

unitez redoublées font six unitez. Or un seul être existant par soi est plus parfait que si un second être jouissoit du même privilege. Donc puisqu'il y a un Dieu, il faut que ce Dieu existe seul par la nécessité de son être. S'il n'existoit pas seul par lui-même, il ne seroit pas infiniment parfait. Je concevrois en effet quelque chose de plus parfait que lui, sçavoir un être seul qui auroit tout fait, & dont rien de ce qui est, ne seroit indépendant. Or dans le cas de deux êtres qui seroient chacun par soi, nul des deux ne seroit la suprê-

me perfection ; en ce que nul des deux n'auroit eu la puissance de tout faire , & que l'un des deux ne seroit pas l'ouvrage de l'autre. Je ne veux que cette raison pour décider tout d'un coup qu'il ne peut y avoir deux êtres éternels , & nécessaires. Cette raison ne peut me tromper , car je la tire de l'idée claire de l'infiniment Parfait.

X V.

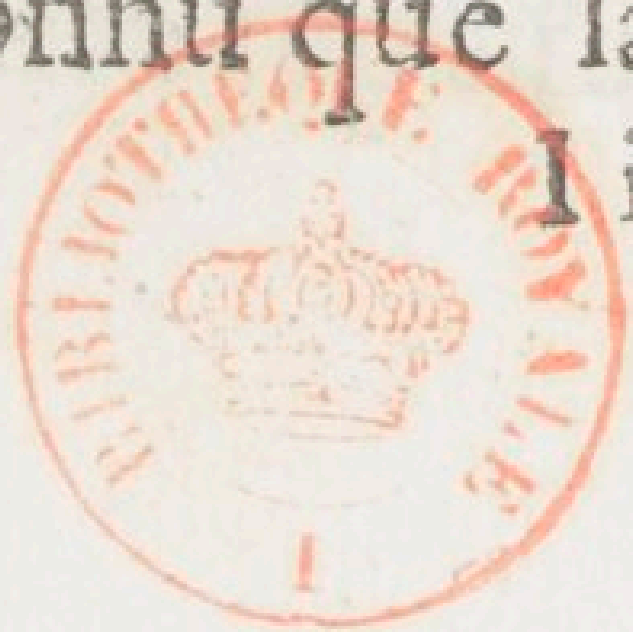
Puisqu'il n'y a qu'un être par soi , il ne me reste qu'à examiner si la totalité de la matière est cet être , ou si je

dois en reconnoître un différent d'elle.

Qu'est-ce que la masse de l'Univers ? Ce n'est point un tout simple & un. C'est une collection, un assemblage de parties étendues, dont chacune est encore étendue, sans que j'arrive à concevoir un atôme véritable, c'est-à-dire, une partie qui ne soit pas étendue & divisible en d'autres parties sans fin. Voilà donc l'Infini que je cherche, & duquel j'ai la notion si pure.

Mais quoi ! l'Infini peut-il être divisible ? Quel mécompte à moi de le penser !

Un infini divisible contient une infinité de parties distinguées entre elles , & par conséquent indépendantes l'une de l'autre ; car l'une n'est pas celle qui lui est voisine , & l'anéantissement supposé de celle-ci n'entraîne pas l'anéantissement des autres , comme l'anéantissement de ces dernières n'entraîne pas l'anéantissement de la première. Chacune de ces parties indépendantes du tout, ou du reste du tout , seroit donc, prise seule & séparément , un être par soi , & elle auroit le suprême degré de l'être , puisque j'ai déjà reconnu que la sou-



veraine perfection est d'être par soi. Or il y a dans le tout de l'Univers une infinité de parties intégrantes, & desquelles résulte le tout. Il y auroit donc une infinité d'êtres souverainement parfaits dans la masse de l'Univers, & ce qui est la même chose, l'Univers infini seroit composé d'infinis infinis.

Cependant l'Univers entier seroit encore plus infini que ne le seroit l'infini d'une, ou de plusieurs de ses parties. Je serois donc obligé dans cette supposition d'admettre de petits & de grands infinis, des infinis qui demeurant tels

feroient plus, & des infinis qui demeurant tels feroient moins. Or l'Infini, dans le sens où l'on le suppose infini, n'est susceptible ni du plus, ni du moins. Le plus marqueroit que l'infini pourroit monter où il n'est pas. Le moins marqueroit que l'infini n'auroit pas tout ce qu'il pourroit & ce qu'il devroit avoir. Des deux côtez, je veux dire par le plus & par le moins, il auroit une borne & dès-lors il ne feroit plus infini. Je suis donc forcé de conclure que l'infini divisible n'est point infini. La matière est divisible, elle n'est donc point in-

finie. Elle n'est donc pas l'être nécessaire. Elle n'est donc qu'un assemblage de bornes, & par conséquent elle n'est pas éternelle. Dès que je ne puis reconnoître d'éternité dans la matière, je suis déchû du systême que j'avois adopté. Il ne m'est plus permis de dire que tout arrive dans l'Univers en conséquence des loix coéternelles à la matière. Il ne m'est permis de rien dire, sinon que celui qui a fait la matière, a fait les loix qui assujettissent la matière, qu'il opère en elle tout ce qu'elle a de positif & de réel, qu'enfin les conséquences que je

tirois, en la supposant coéternelle à Dieu, sont toutes vaines, & détruites par leur évidente absurdité.

XVI.

Il me semble que je n'ai pas encore bien résolu toute la difficulté que je me suis faite. J'ai été en doute sur ma propre liberté, & j'en doute encore. Qu'ai-je dit ? il me paroît évident que je ne suis point libre, & les principes que je viens de poser me conduisent directement à cette conséquence.

L'Etre infini fait & ordonne tout ce qu'il y a de réel

dans les êtres bornez. La modification de ces êtres est une réalité ; elle est donc aussi l'effet, & l'action de l'Etre suprême. Or la liberté est une modalité de moi pensant & voulant. C'est moi voulant & choisissant ; c'est moi préférant une chose à l'autre. Donc puisque tout le réel qui est en moi, n'est ni à moi, ni de moi, le vouloir libre ou le choix n'est point en ma puissance. Il me vient d'ailleurs, il m'est donné par celui qui fait tout en moi.

Un corps ne se meut point de lui-même, il est mu : il n'agit point, il est seulement

agi, si l'on pouvoit s'exprimer de la sorte ; il est déterminé à se mouvoir avec tel ou tel degré de vitesse, de tel ou de tel côté, en ligne droite, circulaire, spirale, &c. Ce qui le détermine sont des loix Physiques établies par le Créateur, & ces loix sont aussi infaillibles qu'immuables. N'en est-il pas de même de ma volonté ? Je m'imagine qu'elle est dans la main de son propre conseil ; c'est une prévention. Mon vouloir est guidé par une main étrangère & invisible qui le captive. Je découvre même la source de mes illusions. Je pensois être

108 *Essai Philosophique*
libre , parce que je ne puis rien vouloir que je ne veuille bien le vouloir. Cette volonté de vouloir , ou ce vouloir qui acquiesce à son vouloir n'est pas contraint. Il ne peut y avoir de violence dans le vouloir qui ne feroit plus un vouloir , s'il étoit contraint. C'est cette exemption de contrainte quand je veux , qui m'a fait croire jusqu'à présent que je voulois avec liberté. Mais le vouloir , pour être exempt de contrainte , n'est pas exempt de nécessité. Je peux vouloir invinciblement ce que je veux avec spontanéité. La con-

trainte emporte répugnance ,
la nécessité entraîne détermi-
nation infurmontable. Or
mon vouloir ne m'est pas ar-
raché , je l'avouë ; autrement
je sentirois une révolte con-
tre mon vouloir , ce qui n'est
pas. Mais ce vouloir qui ne
m'est pas arraché , m'est im-
primé , & c'est par cette im-
pression victorieuse , que je
veux ce qu'elle me nécessite à
vouloir. En un mot ma vo-
lonté veut du vouloir dont
elle veut , comme les corps
se meuvent du mouvement
dont ils se meuvent. Ce
mouvement qui est en eux
n'est pas d'eux. Ainsi la vo-

110 *Essai Philosophique*
lonté par laquelle je veux ce
que je veux n'est pas de moi.

XVII.

Dans le tems que je raisonne de la sorte , une chose m'arrête tout court : le sentiment intérieur. Je ne dis point que je suis nécessité dans mon vouloir , comme je dis que mon vouloir est libre. La premiere proposition trouve en moi mille répugnances secretes. En la prononçant , mon esprit se soulève , & tout mon fonds est troublé. Au contraire quand je dis que je suis libre , il me paroît que je suis d'accord

sur la Providence. III

avec moi , les révoltes de mon cœur sont apaisées , je sens que je décide d'après la nature.

Et dans la vérité si je n'étois pas libre, jamais il ne m'arriveroit de délibérer. L'impression du dehors, cette impression invincible , en me déterminant sans cesse, ne me laisseroit point hésiter. Le flot qui me pousseroit , sans que je pusse résister à la violence de son impulsion , me raviroit tout équilibre. Je délibère néanmoins très-souvent , & de bonne-foi. Dans les cas où différens partis s'offrent ensemble , j'hésite quand je

leur trouve divers attraits qui m'appellent. Qu'un objet m'invite par ses charmes ; je suis tenté de m'unir à lui : mais qu'un autre objet se présente au même instant, & paré de nouvelles graces, je m'arrête incertain dans mon choix, & ces divers biens ou ces diverses apparences de biens me tiennent en suspens. Je les étudie, je les compare, je les pèse, & je ne donne enfin la préférence qu'après en avoir balancé tous les motifs. Ma vie presque entière se passe dans ces suspensions, & dans ces déterminations successives. En vain

je suis sollicité ; la seule sollicitation , même la plus pressante , ne triomphe pas toujours de mon vouloir. Mon choix ne m'est pas enlevé , je le donne : il est à l'égard de l'objet à qui je l'accorde un présent que j'aurois pu ne lui pas faire. L'évidence la plus pure me force à parler ainsi de ma liberté. Elle est si bien de mon être , qu'à la honte de tout effort de subtilité , je ne sçaurois parvenir à douter sérieusement dans la pratique si je suis libre.

Que je demande là-dessus à un autre s'il éprouve au-dedans de lui ce que je sens moi-

même, il me dira que oui. Sur cet article, il n'y a pas deux voix dans la nature; l'unanimité de réponse est parfaite dans tous les cœurs qui se consultent sur le pouvoir de choisir. Sans ce pouvoir la société ne feroit qu'un jeu. Le Sçavant, le Magistrat, le Marchand, & l'Ouvrier, chacun dans sa fonction suppose ce pouvoir. S'il étoit imaginaire, il n'y auroit plus de place à la récompense ni à la peine, au mérite ni au démérite. Comme je ne pourrois plus dire : j'ai fait mal, ou j'ai bien fait; je ferois également ridicule si je louois, ou si je blâmois

l'action d'autrui. Je jugerois de sa conduite aussi follement que celui qui féliciteroit les eaux, ou qui les condamneroit de ce qu'elles coulent par la pression de leur hauteur, & par la déclivité de leur canal.

XVIII.

Il est vrai qu'il y a certaines actions sur lesquelles je ne délibère jamais, & que j'évite avec nécessité lorsque rien ne trouble mes sens ni ma raison. Par exemple, tant que le délire, un desespoir aveugle, ou quelque autre passion furieuse ne m'agitent pas, je ne

sais point libre de me jeter dans un précipice , de tuer mon pere , de mettre le feu dans ma maison. Il est vrai encore que je n'ai point de liberté réelle à l'égard du bien en général ; je le cherche , je l'aime invariablement & invinciblement. C'est même cet amour vague & confus que j'ai pour lui qui me fait vouloir tout ce que je veux ; car le mal qui est le néant du bien , n'est point aimable. Cet amour est le principe de ma liberté , je ne choisis qu'en conséquence & en vertu de cet amour. Parce que mon cœur ne soupire qu'après le

bien , dès que je découvre en plusieurs sujets quelques degrez de bonté qui se font l'un à l'autre une espece de contrepoids , je les apprétie , & je me détermine pour la plus grande perfection de convenance vraie ou présumée , quand je ne puis réunir la possession de ces divers objets. Je dis perfection vraie ou présumée ; car il n'est pas besoin pour la détermination de mon choix , que la bonté de l'objet soit toujours réelle. Il suffit qu'elle soit apparente : c'est-à-dire , que l'objet me soit une occasion de plaisir actuel , ou même la prépa-

ration d'un plaisir. Enfin je ne suis pas maître d'hésiter, ni par conséquent libre entre le bien suprême évidemment apperçu, & le bien borné; entre la perfection en tout genre, & la perfection restreinte à un genre. Qui dit limitation & restriction, dit néant, au moins dans le côté restreint & limité. Qui dit perfection suprême, dit tout. Or entre le néant & le tout, il n'y a point de motif d'hésitation, il n'y a point de contrepoids, & dès-là point de liberté. Ainsi quand je préfère le bien fini au bien infini, cette injuste préférence n'est

pas un exercice de ma liberté entre ces deux objets, ni la fuite de ce que j'appelle délibération; c'est que l'Infini qui raviroit ma volonté, s'il étoit clairement apperçu, ne se montre que confusément, & d'une manière qui le rabaisse jusqu'à me le faire comparer aux biens qui lui sont inférieurs; c'est que je ne découvre ce grand objet que dans un lointain presque immense qui le rétrécit à mes yeux; c'est que l'objet fini me frappe d'une lumière plus voisine & plus vive. En ce cas l'éloignement du tout, & la sensible présence de ce qui

n'est rien comparé au tout ; fait un espece de compen-
sation. Dans cette apparente &
fausse égalité , je délibère ,
j'hésite , & je choisis , préfé-
rant quelquefois par erreur
le fini à l'infini. Mais hors de
ces trois circonstances je me
sens libre jusqu'à ne pouvoir
nier , ni même douter que je
le sois , sans renoncer pleine-
ment à rien assurer de ce que
je conçois avec évidence.

X I X.

Comment donc suis-je li-
bre , & néanmoins assujetti à
l'action de l'Etre qui fait tout
le réel dans les créatures ?

Cette

Cette difficulté importune revient sans cesse, elle me poursuit, & me déssole. Mon vouloir est quelque chose de positif. Il faut que celui qui m'a fait me l'ait donné ; cela est clair, & je me le suis prouvé plus haut. * Mais la détermination de mon vouloir n'est-elle pas quelque chose de positif aussi ? Si elle me vient d'ailleurs, comment puis-je dire que je suis libre ? Et si elle est mon ouvrage, comment suis-je indépendant sur ce point, moi qui sçai qu'en qualité d'être borné je ne suis que dépendance uni-

* Art. II,

verfelle ? O quel embarras !
quel abîme nouveau ! quelle
enigme fuis-je moi-même à
moi-même ! Une fois * déjà
le fecours des définitions m'a
fauvé de l'erreur ; je reviens
à cet afyle ma dernière ref-
ource.

X X.

Qu'est-ce que mon vou-
loir ? C'est mon ame portée
à tel bien , je ne puis dou-
ter de la certitude de ma dé-
finition ; car jamais je ne
veux le mal fous la notion du
mal. Jene veux que le bien ,
& fi quelquefois je m'attache

* Art. III.

au mal , c'est qu'il se présente à moi sous les dehors du bien. Ce n'est pas tant alors ma volonté qui s'égare , que c'est le préjugé , l'ignorance , la passion qui me jouënt par de trompeuses apparences.

Mon vouloir est ma pente vers un bien particulier présumé tel, & ma volonté qu'est-ce que c'est? Ma volonté est mon ame en tant que portée invinciblement au bien en général , sans spécification d'aucun bien particulier. Elle est , pour m'exprimer philosophiquement , le genre dont le vouloir n'est que l'espèce. Il n'y a point à hésiter encore

sur cette définition. Pourquoi ? C'est que l'espèce n'est que la limitation du genre. Or puisque le vouloir singulièrement pris , est la modification de la volonté , ou la volonté faisant choix de tel bien , il faut que la volonté en général, soit l'amour du bien en général. Ces distinctions établies , il me sera plus facile de dissiper les troubles qui m'inquiètent.

La volonté ou l'amour du bien en général est une perfection ; car il est incontestablement plus parfait de vouloir , que de ne vouloir pas , & de n'avoir pas la puissance

ce de vouloir. Une perfection est un être ; c'est l'être au moins augmenté d'un nouveau degré d'être ; puisqu'il y a plus de positif à exister avec une perfection , qu'à exister simplement. Or tout ce que je possède de réel n'est point de moi. Je ne suis pas Créateur, je ne puis que recevoir. Ma volonté n'est donc qu'un bien reçu & emprunté. Par conséquent reste à examiner la détermination de mon vouloir. Cette détermination vient-elle de moi ? Je l'ai cru long - tems, mais l'ancienneté d'une opinion n'est pas toujours un

126 *Essai Philosophique*
caractere de certitude.

X X I.

Quand je choisis , je choisis bien , ou je choisis mal. Je donne mon amour à l'objet qui le mérite , ou je le prodigue à celui qui en est indigne. J'aime selon l'ordre, ou contre l'ordre ; relativement , ou sans égard aux degrez de perfection. Or bien vouloir est plus que vouloir , comme bien penser est plus que penser. Dans l'un & l'autre cas le simple est étendu , il est augmenté , il a plus d'être qu'il n'en avoit ; par conséquent il est meilleur. Donc

si vouloir est une perfection, vouloir ce qu'il est bon de vouloir est une plus grande perfection qui ajoute à la première réalité. Donc puisque je ne me suis pas donné, puisque je reçois le degré inférieur de perfection qui est de vouloir simplement, à plus forte raison est-il besoin que je reçoive le degré supérieur de perfection qui est de bien vouloir. Jamais je ne me croirai capable de me donner le plus, quand j'ai pleine conviction que je n'ai pu me donner le moins. Mon indigence à l'égard de ce qui est un moindre bien

est la preuve directe de mon néant de pouvoir à l'égard d'un bien plus grand. Mon bon vouloir qui est une réalité nouvelle, est donc encore le présent de celui qui m'a premièrement donné le vouloir. Présent néanmoins qui me laisse toujours le pouvoir d'agir ou de ne point agir, de consentir ou de ne point consentir, de coopérer ou de ne pas coopérer avec celui qui me le fait.

X X I I.

Cependant je choisis mal quelquefois, & ma détermination est souvent mauvaise.

Voilà du moins une réalité que je me donne. Point du tout. Le mauvais choix n'est rien de positif ; c'est l'absence d'une perfection : dès-là c'est un néant d'être. En m'unifiant à ce qui dégrade mon amour, je ne me donne rien. Je me ravis au contraire ce que j'avois de bon : je diminue mon être ; je l'amoindris. Décheoir n'est rien de positif, ni d'absolu, c'est à la lettre s'anéantir. La perfection & l'être ne font qu'un : l'imperfection & le néant sont synonymes : ainsi retrancher de ma perfection, c'est retrancher de mon être ; me rendre im-

parfait, c'est rentrer dans le néant, à proportion des degrez de mon imperfection.

S'il en est de la sorte, comme je ne puis en douter, si tôt que je me détermine au mal, je ne produis rien, je n'agis point. Ma détermination défectueuse est alors une fragilité de mon pouvoir de choisir. Elle n'est point le principe d'une réalité effective. Parce que la volonté n'est que le mouvement communiqué vers le bien en général, dès que je me prends à ce qui n'a ni bonté, ni perfection, ni réalité, je ne fais que m'arrêter, & ne pas sui-

vre le mouvement qui me conduisoit au bien. Or s'arrêter, ce n'est pas agir. Il faut de la force pour aller, il n'en est pas besoin pour cesser d'aller : il ne faut que rester, se reposer. Donc puisqu'en choisissant mal, je ne fais que m'arrêter, & que s'arrêter est ne rien faire, choisir mal n'est, en un sens, rien de réel, ce n'est qu'une absence de perfection. Ainsi demander quel est l'auteur d'une détermination au mal, c'est proprement demander quel est l'auteur du néant.

X X I I I.

Mais , dira quelqu'un , pour s'arrêter , il faut vouloir s'arrêter. Or vouloir, c'est agir , & par-là se forme un cercle dont on ne sortira jamais. Je réponds en deux mots à cette difficulté qui n'est qu'une équivoque. Il est vrai que pour s'arrêter il faut, à certain égard, vouloir s'arrêter. Mais dans ce cas le vouloir n'est point un exercice de la volonté , comme dans les autres conjonctures où le vouloir a un terme réel. Ici vouloir s'arrêter est ne rien vouloir de positif. Or ne rien vou-

loir de positif & de réel , est évidemment la négation ou le néant d'un vouloir plein & complet.

Peut-être que cette réponse semblera plus subtile que solide. Pour m'assurer de sa justesse , il suffira néanmoins que je la montre , & que je l'envisage moi-même sous un autre jour.

X X I V.

N'est-il pas vrai que je ne puis rien vouloir , que ce que je veux ne soit réel ? Si je voulois ce qui n'est pas , je ne voudrois point ; car vouloir rien , & ne rien vouloir est

la même chose. Il faut que le vouloir exercé ait un terme, un objet, une fin réelle. Or s'arrêter n'est certainement rien de positif. C'est la privation d'une tendance ultérieure. Donc s'arrêter ne peut jamais être le terme d'une volonté pleine, & sérieuse. Donc, pour le dire encore, si-tôt que je m'arrête, ce n'est point, à parler juste, que je veuille positivement m'arrêter; je ne fais alors que cesser de vouloir aller. L'inaction de ma volonté n'est point en ce cas une volition, mais l'absence d'une volition. Donc, afin de me faire des idées fixes, si-tôt que je

m'arrête, quoique l'acte de ma volonté qui est mon vouloir même, soit positif & réel, son terme, sa fin, son objet n'est que le néant; & c'est pour cela que j'ai dit plus haut, que dans cette circonstance la volonté n'est point une volonté pleine & entière.

X X V.

Mais quoi? En est-il donc de mon ame comme de mon corps, & de tous les êtres étendus? Un corps ne se modifie point lui-même, il est modifié par la seule puissance de Dieu qui a posé les loix, sources de toutes les modifications de la matiere. Mon

ame, puisqu'elle reçoit toutes les impressions réelles qui la déterminent, n'a donc point d'activité ni de puissance positive, & la voilà réduite, comme la plus vile portion des corps, à la capacité stérile de recevoir ce que la main souveraine a voulu mettre en elle.

Loin de moi cette pensée. Je n'ai garde d'imaginer que Dieu, lorsqu'il fait agir mon ame, y mette l'action comme il y a mis la puissance; de sorte que la puissance & l'action y soient deux êtres à part & indépendans l'un de l'autre. Parler ainsi, ce seroit détruire la notion claire
de

de la volonté , ce feroit confondre la substance qui pense avec l'être sans intelligence , & par je ne sçai quel indigne goût d'avilissement , contredire toutes les réponses de sa conscience.

Lorsque Dieu opère une action dans mon ame , c'est par mon ame même , c'est par la puissance qu'il a mis en elle qu'il la fait opérer. Il emploie ce que j'ai déjà reçu de lui pour mettre en moi ce qui n'y est pas encore. Il ne me donne point le vouloir de la manière dont il donne le mouvement aux corps. S'il me modifie , je me modifie a-

vec lui, je suis une cause physique avec lui. Comme je ne puis vouloir malgré moi ; quand je veux, c'est que je veux vouloir. Je mets du mien dans mon vouloir, & c'est par cela même qu'il est mon vouloir.

Pour développer ceci, au moins pour en donner quelque notion moins générale, il faut remarquer l'extrême différence qu'il y a entre les esprits & les corps, dans la manière dont ils reçoivent l'action de Dieu.

L'être corporel ne peut changer que dans sa masse ou dans ses modifications. Lors-

qu'il est augmenté dans sa masse, c'est qu'une partie de la matiere est jointe à une autre partie de la matiere, & que la partie B, par exemple, est placée dans le voisinage & dans la proximité de la partie A. C'est la partie A, plus la partie B.

Lorsque l'être corporel est changé dans ses modifications, c'est que l'arrangement de ses parties est changé, ou dans le mouvement qui est la conservation du corps en différents espaces, ou dans le repos qui est la conservation du corps dans les mêmes espaces. Or il est clair qu'en tout cela

rien n'est actif dans la matiere, qu'elle ne fait que recevoir, & qu'elle n'est que passivité nuë, stérile, & morte.

Dans l'ame se passe tout le contraire. Ce qui est mis en elle dès le moment qu'elle est créée, sert à produire ses opérations nouvelles; soit opérations de l'entendement, soit opérations de la volonté. Ses connoissances s'étendent. Comment? parce que la première contribuë à former la seconde, que la seconde renferme quelque chose de la première, la troisième quelque chose de la seconde, & toujours ainsi de suite. Une

connoissance est conséquence par rapport à un principe , & elle devient principe elle-même par rapport à une autre conséquence qui lui est enchaînée. Ainsi nos connoissances n'augmentent point , comme le corps , par addition d'être à être indépendant & isolé. Elles s'étendent par développement , par accroissement du même être.

Raisonnons tout de même des opérations de la volonté. Un amour naît d'un autre amour , l'un influë réellement sur l'autre , & en qualité non de cause occasionnelle, mais de cause physi-

que. Un amour réfléchi vient d'un amour direct, je veux & je veux vouloir ce que je veux, comme il m'arrive non-seulement que je connois, mais encore que je connois que je connois. De l'idée de l'infini sortent toutes mes idées particulières. De mon amour pour le bien en général sortent tous mes amours particuliers. Je sens que tout ceci pourroit être plus étendu, plus éclairci, mais il faudroit pour cela me livrer à de longues digressions. Ce que j'ai dit me suffira pour reconnoître en gros ce que c'est que pouvoir & activité dans mon ame.

Cela posé, tout s'éclaircit de soi-même & trois vérités sont manifestes. 1°. Que ma volonté, ou ma capacité de vouloir n'est pas de moi. 2°. Que mon bon vouloir qui est plus parfait que le vouloir nud, est encore un don que je reçois & qui aide ma volonté à vouloir le bien qu'elle veut. 3°. Enfin que mon mauvais vouloir qui est de moi n'est, à parler sainement, rien d'absolu ni de positif, du moins eu égard à son terme, qui n'est que la privation & le néant.

Je reste néanmoins toujours libre au milieu de ces

144 *Essai Philosophique*
impressions étrangères. Comment cela ? C'est que quand je me prête avec souplesse au mouvement qui m'est donné , je puis toujours le suspendre , & m'arrêter ; comme je puis aller , & suivre le mouvement que je reçois , quand je le suspens & que je m'arrête.

X X V I.

Reprenons maintenant la chaîne des conséquences que je n'ai pû me dispenser d'admettre. En me les rapprochant sous le même coup d'œil , je les verrai mieux dans leur force , elles en auront

sur la Providence. 145

ront même une plus grande en les réunissant.

Il y a un Dieu qui est le principe de toute réalité actuelle & possible. Donc tout ce qui est , vient nécessairement de lui.

Ce qui est avec dépendance d'un Etre suprême , ne peut subsister de lui-même. Donc la conservation n'est que la création continuée.

Un être ne peut estre existant que de telle , ou de telle sorte. Donc il ne peut être conservé existant , qu'il ne soit sans cesse créé avec telle , ou telle modification. Donc tout être dépend de celui qui

N

l'a fait , tant pour le fond de son être , que pour ses modalitez successives.

L'Etre qui a fait tous les autres , crée sans cesse en eux les modalitez qui leur surviennent. Donc l'Etre créateur agit sans cesse sur son ouvrage.

La Providence n'est que l'action perpétuelle de l'Ouvrier infini sur son œuvre : Donc il y a une Providence , & elle est invinciblement démontrée.

Quelle consolation pour moi ! Dans le petit nombre de vérités qu'il m'est donné de connoître , j'en découvre

une la plus précieuse de toutes , & elle me tient lieu de celles que j'ignore. O Dieu , qui ne cessez d'agir sur toute créature , & qui ne pouvez cesser de tout produire en elle , ou avec elle , qu'à jamais soit loué votre infinie puissance. Que d'une mer jusqu'à l'autre , que dans les extrémités des Isles , que dans les abîmes profonds tout retentisse de la gloire de votre saint nom. Que tout ce qui respire sur la terre & au plus haut des Cieux , que tout ce qui est , adore la vertu sans bornes qui dans un repos inaltérable fait tout , ordonne tout ,

veille à tout , arrange tout pour la fin marquée dans le secret de ses conseils. O Providence , je suis à vous par la condition nécessaire de mon être , souffrez que je sois encore à vous par une dépendance de mon choix. O Providence , je me jette entre vos bras comme l'enfant sur le sein de sa mere. Je sens comme lui ma foiblesse , & la puissance de la main qui me porte. O Providence adorable ! qu'il m'est doux de n'être assujetti qu'à votre empire , & de sçavoir qu'il n'y a ni hazard ni fortune ; que je ne suis point le jouet d'une

matiere inconstante & aveugle; que c'est celui qui m'a tiré du néant, qui continuë en moi le dessein & les traits commencez dans la premiere action; que je ne suis point abandonné à moi-même, & que l'amour infini de l'Etre infini veille pour moi. O Providence ! déjà malheureuse l'ame infidelle qui se croit indépendante de vos soins : hors de vous quel apui sçau-roit-elle trouver qui ne soit aussi fragile, aussi vain qu'elle ? Mais déjà heureux le cœur qui n'a de repos, & de confiance qu'en vous.

SECONDE QUESTION.

De la conduite de la Providence.

JE crois, M.... qu'il suffiroit de méditer ce que je viens d'établir, pour aller de soi-même à tout ce qu'il nous importe de sçavoir sur l'article de la Providence. Les principes sont à l'esprit le point de vûë le plus élevé. Quand il y est, ce qui lui reste à faire n'est plus que de regarder paisiblement les conséquences claires & nombreuses qui en sortent comme les eaux de leur source. Il n'y a point d'homme qui

sur la Providence. 151
ne decouvrir aisément le terrain le plus vaste, quand on l'a mis sur la cime d'une haute montagne.

Puisque vous désirez pourtant que je justifie la Providence dans la conduite sur le gouvernement du monde, vos desirs me sont des loix dont il me coûteroit de m'écarter, & je donne les mains à tout. Ma docilité fera du moins l'excuse de mon insuffisance. Il m'est d'ailleurs bien doux de suivre de compagnie avec un esprit tel que le vôtre, le fil des vérités seules dignes d'occuper l'homme, seules capables de consoler son cœur,

152 *Essai Philosophique*
quelquefois abattu par la violence de l'affliction.

I.

Lorsque je veux examiner une question, je commence toujours par en faire une espèce de partage, si je le puis. L'expérience m'avertit en effet que l'esprit ne s'égare, & ne succombe si souvent sous ses propres difficultez, que pour vouloir faire tout d'un coup ce qui lui seroit aisé, s'il le faisoit à diverses reprises.

De quoi donc s'agit-il ici ? de justifier la Providence. Mais qu'est-ce que je lui impute ? je l'accuse des maux

qu'elle fait , & de ceux qu'elle permet. Le mal qui vient originaiement d'elle , est ce que je nomme mal physique. Celui qu'elle ne fait pas , & qu'elle tolere , est ce que j'appelle mal moral.

Les maladies , par exemple , & leurs diverses especes , le dérangement préjudiciable des saisons , la faim , la soif , le froid , & les chaleurs excessives , toutes les âpretés de l'indigence , la sterilité de la terre qui refuse quelquefois ses fruits aux travaux de l'homme , les inondations des fleuves qui ravagent les campagnes , les guer-

res sanglantes qui dépeuplent
les Villes & les Royaumes ,
les secousses de la terre qui
abforbent des Peuples entiers,
la chute des foudres qui écrasent
l'innocent, la mort enfin
qui accourt à pas si rapides ,
par tant de côtez , & toujours
au milieu des tourmens , ou
des langueurs de la vieillesse:
voilà des maux physiques.

Le mal moral est l'amas
presqu'immense des vices qui
dépravent le cœur , & qui
rendent si souvent amère la
société des hommes. C'est
la violence ouverte , la noire
trahison , le parjure infidèle ,
l'ambition effrénée, l'autorité

sans compassion , la jalouſie
envieuſe , la cruelle avarice ,
la haine avide des meurtres ,
la calomnie envenimée , la
cupidité dévorante , l'orgueil
effronté , la volupté pareſ-
ſeuſe, l'amitié hypocrite. Que
ſçai-je ? C'eſt cet eſſain d'hor-
reurs qui prennent naiſſance
en nous , qui dérangent l'or-
dre public , qui troublent la
paix des familles , qui violent
la foi du commerce , qui op-
priment la vertu , qui cou-
ronnent l'injuſtice , qui nous
expoſent à la malice d'autrui,
qui nous font rougir de nous-
mêmes , & qui nous prépa-
rent des ennuis, des combats ,

156 *Essai Philosophique*
& des supplices partout. A
la vûë de tant de misères
dont encore chacune se divi-
se, & se subdivise en tant de
branches qui toutes ont les
leurs, on demande où est le
Dieu qui préside à sa créatu-
re, & qui l'aime ?

Ce Dieu puissant est le Roi,
l'ami, le pere de tous. Un
Roi bon & juste se plaît - il
dans les larmes de ses peu-
ples ? Employe-t'il sa puissan-
ce à leur en donner sans cesse
de nouveaux fujets ? Un ami
qui peut rendre heureux ce-
lui qui a sa tendresse, l'aban-
donne - t'il à ses malheurs ?
Peut-il se permettre d'en être

la cause ? Un pere donne-t'il le jour à ses enfans , pour ne les nourrir ensuite que d'un pain de douleur ? Que dis-je ? Un Roi qui proportionne les récompenses au mérite , élève-t'il aux plus grands honneurs un sujet rebelle & vicieux ; tandis que le sujet vertueux & soumis n'éprouve que les maux réservés au crime ? Un ami court-il après ceux qui l'ont trahi ? Répand-il ses bienfaits dans leur sein , pour laisser dans l'affreuse disette celui dont l'amour persévérant n'a jamais eu de nuages ? Un pere a deux fils. L'un ne cesse de lui obéir , de pré-

venir ses souhaits, & de lui donner les démonstrations de son respect; il ne s'occupe que du soin de lui plaire, il n'est inquieté que par la crainte délicate de le contrister, son amour jaloux craint de n'aimer pas encore assez, quand il aime le plus. L'autre est un furieux qui brise tous les liens de la piété paternelle & de la reconnoissance. Il ne conserve ni trace de religion, ni vestiges de mœurs; il se joue insolemment de l'autorité paternelle; il outrage son frere; il dévore son héritage; il deshonne son nom; il se rit de la vertu, &

ne veut obéir qu'à ses caprices. Ce pere fera - t'il assez injuste pour frapper dans son indignation le fils qui n'est qu'amour & candeur ? Et le fils impie fera - t'il l'objet unique de sa tendresse ? Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une préférence si odieuse, ou s'il y en a, ceux qui le donnent sont des monstres que déteste l'humanité.

Que dois-je donc penser & dire de la main qui a fait l'Univers, quand je ne découvre dans l'Univers que dérèglement, confusion, & calamité ? L'ouvrier s'est-il fait un jeu de sa production ? En

la créant n'a-t'il voulu se donner que la scene lugubre de mes peines ? N'est-il sorti de son repos éternel que pour exercer aux dépens du mien ses funestes caprices ? En est-il plus heureux ? & jouït-il de mes maux ? N'est-il touché ni de la vertu suivie, ni de la vertu violée ? Voit-il d'un œil égal celui qui corrompt ses voyes, & celui qui marche avec scrupule & vigilance dans les routes du devoir ? Ne pouvoit-il pas, ne peut-il pas encore supprimer les maux, ou leur donner des bornes plus étroites ? S'il l'a pu, s'il le peut, est-ce qu'il
qu'il

qu'il ne l'a pas voulu, & qu'il ne le veut pas ? Y auroit-il deux principes, l'un tout-puissant pour le bien, l'autre tout-puissant pour le mal ? Que de sujets de doute ! Que de ténébres à percer !

O Dieu, que je commençois de connoître, m'échapez-vous ? Me laissez-vous dans une épaisse nuit, après vous être montré comme une rapide éclair au milieu de l'orage ? Me livrez-vous sans ressource aux incertitudes de ma courte raison ? Vous me l'avez donnée pour guide ; mais ce guide n'est plus si fidèle, ni si sûr, que quand je

O

l'ai reçu. Mes passions le corrompent ; il prend conseil d'elles avant que de me répondre. Elles ont usurpé l'empire sur lui. Si vous permettez que je les suive, la vérité m'est ravie, l'erreur m'enchaîne, & le penchant me séduit. Hâtez-vous, ô Dieu, faites luire un rayon de votre lumière sur votre créature, & elle verra. Levez le voile qui vous cache à elle; préservez-la du malheur de vous ignorer en vous cherchant.

II.

L'homme souffre de la

part de tous les êtres qui l'environnent , & il porte en lui-même le principe toujours renaissant de ses propres disgraces. Pourquoi ne le pas rendre constamment heureux ? L'homme est méchant. Pourquoi ne l'avoir pas tout d'un coup fixé , déterminé au bien ? Le juste est presque toujours conduit à son terme par un chemin de pleurs. Pourquoi ne pas mieux récompenser le mérite de sa vertu ? L'injuste n'éprouve qu'une fortune prospère. Pourquoi cette prédilection ? Voilà d'étranges renversemens de l'ordre. Enco-

re s'il m'étoit permis de les mettre sur le compte d'un hazard aveugle ! mais cette ressource m'est interdite. J'ai fait tantôt * mes efforts pour me la conserver : l'évidence s'y oppose , & contre son pouvoir je suis sans force. Quel secours en effet pourrois - je attendre d'une chimere en tout sens inconcevable ?

C'est donc l'Etre infini , l'Etre parfait, l'Etre créateur ; c'est l'Etre , pour tout dire , qui est seul auteur , cause unique de cette nuée de maux qui couvrent la face de la ter-

* I. Quest. Art. VIII,

sur la Providence. 165

re. Dire l'Etre suprême , c'est dire la suprême perfection , comme je l'ai remarqué tant de fois. Dire le desordre , c'est dire le néant de perfection & d'ordre. Or comment allier dans le même être l'ordre souverain, & l'extrême desordre ?

III.

Il se présente à mon esprit un moyen court de sortir d'embarras. J'ai idée claire de l'infiniment parfait , & c'est de cette pure notion que j'ai tiré tant de conséquences. Sur ce même principe je raisonne donc encore ainsi. La souve-

raine Intelligence ne peut se tromper, elle ne sçauroit décheoir. La souveraine Sagesse ne peut faire, ni aimer le mal. Cependant il y a du mal dans le monde. Il n'est donc point mal qu'il y ait du mal dans le monde. Il faut que ce qui me semble un desordre, soit au contraire une suite de l'ordre, & qu'il y ait un mieux dans ce qui me paroît un néant de bonté.

I V.

Au fond que fais-je ici ? je veux me rendre juge de ce qui convient, & de ce qui ne convient pas à l'Etre infi-

sur la Providence. 167

ni. Je veux décider si ce qu'il a fait est un bien, ou un défaut de bien. Mais dès qu'il l'a fait, ce ne peut être qu'un bien. Inutilement je m'obstine à découvrir comment ce qui ne me paroît pas bien, peut cependant être un bien. La connoissance vive & forte que j'ai de la Sagesse infinie triomphe ici de mes folles résistances. Deux mots calmement la raison la plus seditieuse & la ramènent à ses limites. Ces deux mots sont une exacte démonstration, l'existence de Dieu supposée. Le défectueux ne peut être l'ouvrage du parfait. Ce qui

me paroît défectueux est néanmoins sa production. Donc ce défectueux n'est pas un vrai défectueux, & il n'en a que l'apparence.

J'avouë que ce raisonnement simple est une barrière invincible, contre laquelle vient se briser toute objection sur la conduire de l'Infini. Mais ce raisonnement, tout victorieux qu'il est, ne m'instruit pas. Il me ferme la bouche, il me confond : il ne m'éclaire point. Je voudrois, s'il se pouvoit, aller plus avant, étendre mes vûes, & démêler à l'aide d'un principe clair ce rapport qui est entre l'ordre,

dre , & le desordre qui me semble venir de l'ordre. Tâchons de trouver ce principe en remontant à l'origine des choses. Dans les questions épineuses , il faut prendre dans ce qui en est la racine de quoi aller à toutes les branches.

V.

On ne peut douter que l'Etre parfait n'ait été libre de créer l'Univers. Car enfin on peut concevoir l'Etre , sans le concevoir créant. Je ne dis pas qu'on puisse concevoir l'Etre sans la puissance de créer ; je dis seulement qu'il peut être conçu ne créant pas.

Ces deux expressions emportent une extrême différence, & il faut bien se garder de les confondre. La puissance de créer est une perfection inséparable de l'Infini, mais l'actuelle création n'est pas une perfection plus grande que le pouvoir simple de créer. L'acte de créer n'ajoute rien à la puissance de créer; autrement la créature seroit nécessaire, l'Etre incréé dépendroit d'elle, & si elle n'existoit pas, il ne seroit point infiniment parfait; la créature seroit inséparable de lui, elle se confondroit avec lui, elle seroit lui, & en un mot, elle seroit

un Dieu elle-même. Conséquences que réfute leur visible absurdité.

V I.

Dieu a donc été libre entre créer, & ne créer pas. Son opération au dehors ne lui est pas essentielle. Mais j'apprends dans son infinie puissance, & dans sa suprême sagesse, qu'il a pu, pouvant créer, ne pas créer l'Univers où nous sommes, mais un autre, & un troisième encore différent, & un quatrième à l'infini. Une infinité de mondes sont possibles. Pour m'en convaincre il me suffit qu'il y

ait une infinité de combinaisons possibles. Cette infinité de combinaisons pouvoit donc faire une infinité d'êtres, de générations, de mouvemens, de compositions, & de modalités toutes différentes de celles que m'offre le monde que j'habite, & dont je fais partie.

Le monde present ne contient que certaines perfections limitées en nombre, & même bornées dans leurs especes. Au-delà de ces perfections créées, sont d'autres essences qui ont leur ordre, leurs propriétés, leurs perfections, leur bonté. On n'a pas besoin d'approfondir

beaucoup, on n'a besoin que d'une attention légère à l'idée de Dieu pour y voir tout d'abord que sa puissance a pu s'exercer sur d'autres objets que sur ceux qui sont, & que l'Etre a pu se communiquer en une infinité de manières différentes de l'opération extérieure qu'il lui a plu de choisir. S'il en est de la sorte, d'où vient qu'il a fait choix d'un monde où je vois des désordres, lui qui est l'ordre même?

VII.

Cette difficulté que j'ai cru si embarrassante au premier aspect, ne l'est point en elle-

174 *Essai Philosophique*
même, & voici de quelle sorte je crois facile de la résoudre.

Dieu voit une suite de perfections, ou de degrez de perfections à l'infini, en montant & en descendant. Il voit tout ce qu'il peut faire, c'est-à-dire, tout ce qui pourroit exister, s'il le vouloit, & qui n'implique aucune contradiction pour l'existence. Or ces divers êtres, avec leurs degrez divers de perfection, ne peuvent jamais être que bornez. Le plus parfait de ces êtres est infiniment au-dessous de l'infiniment parfait, & l'infiniment parfait est éga-

lement au dessus du moins borné de ces êtres. Tous ces êtres, ou divers degrez, sont plus ou moins à l'égard les uns des autres; mais tous sont également inférieurs à l'égard de l'Etre suprême. Que Dieu choisisse de tous les mondes possibles, celui qui aura le plus de proportion, d'harmonie, & de beauté; ce monde fera toujours limité dans son ordre, & par conséquent imparfait. Il fera la créature, & il portera nécessairement le caractère de défectuosité inséparable de la créature. Ce monde ne fera qu'un être dépendant & subordonné. Ce

fera le fini sorti de l'infini ,
& le fini proprement n'est
que l'imparfait : imparfait
plus, ou moins , à proportion
des limites de son être. Il est
vrai qu'en créant ses ouvra-
ges Dieu a voulu se peindre
en eux ; mais aussi il a voulu
s'en distinguer. Pour se re-
présenter en eux , il a fallu
leur communiquer quelques
traits de ses propres perfec-
tions. Mais pour se distin-
guer d'eux , il a fallu ne leur
pas communiquer toutes ses
perfections. Ils portent l'i-
mage de son intelligence , de
sa volonté , de sa bonté ;
mais ils ne peuvent représen-

ter ni son indépendance absolue, ni son immutabilité, ni les autres attributs qui constituent l'essence de l'Infini, de l'Etre en tout sens.

VIII.

Il suit de-là que Dieu ne peut rien produire hors de son essence qui ne soit infiniment au-dessous de lui. Cette infériorité essentielle aux autres êtres, est la preuve de la supériorité du sien. Cette infériorité infinie de tous les créés ou créables, dans les plus hauts & dans les plus bas degrez, les met tous à son égard dans une espèce

d'égalité : la marque de leur néant, est le trait de ressemblance qui les range au même point. Ils ne sont tous que des bornes qui disparoissent en présence de Celui qui est sans bornes. Aucun d'eux ne peut être sans défaut. L'Etre suprême en créant un monde accompagné de défauts, tel qu'est l'Univers actuel, n'est donc point comptable des irrégularitez qui s'y trouvent. Ils n'y sont qu'à cause de l'infirmité naturelle, fonciere, insurmontable & originale de la créature. Ainsi Dieu est pleinement & philosophiquement justifié.

Je veux qu'une comparaison me rende ceci sensible. Un vase ne contient que deux onces de liqueur. Sa réceptivité ou capacité de recevoir ne s'étend pas au-delà. S'il ne reçoit pas les trois onces que je pourrois & que je voudrois y verser, cette impuissance en lui n'est pas un défaut en moi. La réceptivité du vase s'oppose à mon dessein, & l'on auroit tort de me reprocher de n'avoir pas ajouté une troisième once aux deux premières. Je ne prétends pas que cette comparaison soit rigoureusement exacte : je ne la fais que pour

accorder quelque prise à mon imagination, dans le tems que mon esprit contemple les pures idées des choses.

I X.

Maïs quoi ! entre tous les mondes possibles , & peut-être innombrables (car qui peut dire jusqu'où peuvent être portez les diverses combinaisons ?) au moins que Dieu ne faisoit - il choix de l'Univers le plus conforme à l'ordre ? Cet Univers auroit eu ses défauts, il est vrai; puisque rien de créé ne peut atteindre à l'entière perfection: mais enfin il auroit eu de

moindres irrégularitez, & en plus petit nombre. Or dans ce qui doit inévitablement être imparfait de quelque côté, moins d'imperfection est une espece de perfection, & Dieu qui ne suit que l'ordre, auroit dû préférer ce dernier monde, à celui qu'il a fait & à tous les autres.

Rien n'est plus évidemment vrai que ce discours. Je soutiens aussi que l'Etre a fait le monde le plus beau, le plus réglé, le meilleur enfin, & le plus digne de sa grandeur & de sa sagesse.

X.

Pour bien comprendre la vérité de ma proposition, il faut observer que le meilleur consiste, non dans la perfection d'une partie du tout, mais dans le meilleur tout, pris dans sa généralité.

Un tableau, par exemple, est merveilleux pour le naturel des carnations. Ce mérite particulier fait honneur à la main dont il sort; car toute perfection est louable. Mais le tableau dans le reste n'a point d'ordonnance, point d'attitudes régulières, point de feu, point de douceur. Il

n'a rien de vivant , ni de passionné ; on le voit sans émotion , sans intérêt. L'ouvrage ne sera tout au plus que médiocre. Un autre tableau a de légères imperfections. On y voit dans un lointain quelque personnage épisodique dont la main ne se trouve pas régulièrement prononcée ; mais le reste y est fini : tout y parle , tout y est animé , tout y respire ; le dessein y est correct , l'action y est soutenue , tous les traits y sont élégans. Hé-
sitera-t'on sur la préférence ? Non sans doute. Le premier Peintre n'est qu'un élève à qui le génie manque. L'au-

tre est un Maître hardi dont la main sçavante court à la perfection du tout, aux dépens d'une irrégularité dont la correction retarderoit l'enthousiasme qui le transporte.

Toute proportion gardée, il en est de la sorte à l'égard de Dieu dans le choix des mondes possibles. Quelques-uns se feroient trouver exempts des défauts sensibles dans le nôtre. Mais le nôtre avec ses défauts est plus parfait que les autres, dont les essences ne comportoient que de plus grandes irrégularitez dans le total, ou des irrégularitez jointes à de moindres

moindres beautez. L'Etre infiniment sage à qui le meilleur est une loi, devoit donc préférer la production admirable qui tient à quelques vices, à la production dégagée de ces vices, mais moins heureuse, moins féconde, moins riche, moins belle dans le tout.

XI.

Tout se touche, tout est lié, tout est avec rapport dans chacun des mondes possibles. Un de ces Univers, quel qu'on le conçoive, ne pourroit exister qu'avec certaines propriétés, certains

Q

mouvements , certaines regles de mouvement , sources d'effets enchaînez l'un à l'autre. Cet Univers , aussi-bien que l'Univers créé , seroit comme tout d'une pièce , & à peu près tel que je vois la masse des eaux dans l'Océan. Le moindre mouvement y étendroit sa force à quelque distance que ce fût , quoique cette force communiquée devînt moins sensible à proportion de la distance de l'objet moteur. Ainsi le systême de l'un des mondes créables ne contient point ce qui seroit arrivé dans le systême de l'autre. Une perfection se-

roit dans celui-là, & elle manqueroit à celui-ci en tout, ou en partie. Ce dernier à son tour auroit eu une, ou plusieurs perfections qui n'auroient pu entrer dans le plan physique du premier. Les loix qui reglent la course du monde actuel, ne sont pas les loix par lesquelles un monde différent seroit déterminé ; & ce que je dis de plusieurs mondes, je le dis de l'infinité numérique des autres.

Or l'Etre souverain, à qui seul tant de combinaisons possibles sont presentes, n'a pu certainement choisir que le plus regulier

des tous possibles , celui qui avoit moins de défectueux sur plus de parfait , celui dont le résultat universel se trouvoit le plus fécond en biens , celui qui , pour tout exprimer par le terme qui correspond le mieux à ma pensée , avoit sur les autres une *prévalence* de grandeur & de bonté. L'état de l'Univers créé est donc celui qui précisément , dans l'infinité des possibles créables , méritoit le plus que la puissance suprême le fît sortir des vuides du néant.

XII.

Par-là tous mes doutes sont
dissipez. Il y a dans le monde
des maux physiques. Qui le
nie ? Mais ce monde étale des
richesses, des avantages, des
graces mêmes plus nombreu-
ses mille fois, & plus variées
que ne le sont les maux dont
je me plains. Le défaut est
dans quelques parties du tout,
je n'en disconviens pas. Mais
pour juger d'un ouvrage, est-
ce une partie, n'est-ce pas le
tout qu'il faut envisager ? Il
y a dans l'Iliade quelques Vers
imparfaits & difformes, en
est-elle moins un chef-d'œu-

vre de l'art ? C'est la totalité ,
c'est le gros , pour ainsi di-
re , qui décide de la perfec-
tion , ou de l'imperfection.

Or l'Univers , considéré
dans cette généralité vaste ,
est de tous les possibles le plus
régulier. Cette totalité dont
je parle , n'est pas , en effet ,
comme on pourroit se l'ima-
giner , l'amas seul des êtres &
des révolutions que renferme
le globe qui me porte. L'U-
nivers créé n'est pas restraint
à de si courtes limites. Dès
qu'on veut s'en former une
notion philosophique , & la
seule vraie , il faut porter ses
regards , & plus haut , & plus

loin. Mes sens ne voyent distinctement qu'une foible portion de la Terre, & la Terre elle-même n'est qu'une des Planetes de notre soleil. Le soleil de son côté n'est que le centre d'un tourbillon particulier. Chaque étoile fixe est encore le foyer ou centre d'un nouveau tourbillon, qui a ses Planetes; & les étoiles sont innombrables, au moins leur nombre ne peut-il être assigné par les calculs astronomiques dans leur plus grande précision. En regardant ces fixes nos regards sont ébloüis; la multitude surprenante de ces soleils nous les

derobe , & leur éloignement
acheve de nous broüiller. Ils
sont semez dans la sphère im-
mense qui nous couvre, com-
me le sont les feuilles de l'Eté
sur les branches des arbres
dans les sombres forêts. Au-
delà même de la region des
astres est peut-être encore une
nouvelle région , & elle n'est
pas sans vraisemblance. Que
devient donc notre Terre près
de ces espaces illimités ? On
n'ose le dire , dans la crainte
de révolter l'imagination foi-
ble des hommes. Elle est
moins qu'un point physique,
puisque à peine est - elle ce
point , quand on mesure la
distance.

distance effrayante qu'il y a d'elle à quelques fixes. Or pour le dire encore une fois, afin de n'avoir plus à me le répéter, c'est ce tout que Dieu a vû, lorsqu'il a pris le dessein de produire des créatures au dehors. C'est ce tout qui de tous les créables possibles lui a paru contenir le plus d'ordre & de beauté. C'est ce tout qui dans la combinaison de ses parties, & dans la combinaison des effets *productibles* par l'harmonie, le jeu, le concert général, devoit donner la naissance au meilleur. Quiconque envisage l'Univers sous une image plus ré-

R

trece, quiconque ne le voit
que dans la portion mesura-
ble que le calcul assujettit,
ne connoît rien à l'œuvre de
Dieu; il est comme un en-
fant qui croit tout renfer-
mé dans le petit berceau où
ses yeux commencent à s'ou-
vrir. L'homme qui pense met
sa raison à la place de ses
yeux. Où ses regards ne pé-
nètrent pas, son esprit y est.
Il se promène dans cette é-
tendue réelle indéfinie, pour
revenir après avec humilia-
tion & surprise sur son pro-
pre néant, & pour admirer
l'Auteur dont la fécondité a
scû produire tant d'êtres,

dont la Providence les conduit tous avec plus de facilité que le Pasteur ne conduit son troupeau dans les vertes prairies.

XIII.

Cependant il y a du mal tant physique , que moral dans l'Univers. Que cet Univers soit la plus riche production dans l'ordre des possibles, qu'importe ? Il demeure toujours constant que le mal ne sçauroit être l'ouvrage de la bonté & de la sainteté par essence. Quoi que j'aye dit , il me reste encore bien des nuages sur ce point , & je con-

çois qu'il n'y aura ni repos,
ni paix dans mon cœur, à
moins que je ne trouve enco-
re de nouvelles raisons contre
une difficulté si assidue. Ce
n'est pas être persuadé que de
l'être à demi, & ce que je de-
mande est une conviction
pleine pour, ou contre l'équi-
té de la Providence. Pour sui-
vons donc nos premières re-
cherches.

XIV.

Dieu ne sçauroit vouloir
le mal absolument. Hé com-
ment le voudroit-il? La créa-
ture elle-même, toute impar-
faite qu'elle est, ne le veut

pas. Mais il faut venir aux précisions, & quoiqu'en Dieu tout soit un, y distinguer pourtant divers rapports qui rendent ses voyes plus intelligibles à mon foible esprit.

L'Etre parfait veut chaque bien à part, en tant que bien : & il ne veut point du tout le mal. Sa tendance au bien le porte efficacement à tout le bien qui peut être, comme sa haine pour le mal l'éloigne infiniment de tout mal.

Cette double disposition feroit toujours efficace en Dieu, si rien n'y mettoit obstacle ; mais parce que du côté de l'ouvrage il y a souvent

une résistance naturelle aux desseins de son auteur , alors sa volonté déterminante résulte des deux volontez primitives , tant de celle qui repousse le mal, que de celle qui tend au bien ; c'est - à-dire , que la volonté totale naît du concours de ces deux volontez particulières , eu égard cependant à ce qui est possible dans l'exécution. Or la créature ne peut être sans défaut , & elle est invinciblement déterminée par sa nature au mal métaphysique qui consiste dans l'imperfection. Il faut par conséquent , supposé que Dieu crée des

êtres, que ces êtres soient mêlez de bien & de mal.

X V.

En quoi consiste donc la sagesse de l'Être créateur ? Ce n'est pas à bannir tout mal : cette exclusion est impossible. C'est à choisir entre les créables le composé meilleur qui résulte du bien & du mal mélangez. Il est évident à quiconque raisonne, qu'alors Dieu ne veut que le bien, & qu'il le veut davantage que si sa volonté se fixoit à un moindre bien qui seroit pur. Dans le dernier cas sa volonté n'iroit point au meilleur,

& sa production ne seroit pas la plus excellente. L'Etre infiniment sage se manqueroit à lui-même , il ne suivroit pas en rigueur le plus grand résultat de toutes ses tendances au bien. S'il y a du mal dans son ouvrage , il n'y est par conséquent qu'à titre de condition , sans laquelle son ouvrage ne seroit plus le meilleur ; il n'y est même qu'à titre de nécessité qui le lie avec le plus parfait ; il n'y est qu'en vertu de la limitation foncière de la créature.

XVI.

L'origine de mes erreurs

sur la Providence m'est à présent connue. Je détachois ce qui est lié par un nœud indissoluble. Je séparois les parties d'avec le tout; je regardois un côté sans envisager l'autre; je divisois notre Monde, & le genre humain d'avec l'Univers, j'en faisois deux tous & ils n'en font qu'un; je mettois la Sagesse infinie d'une part, & je mettois la Puissance infinie de l'autre; je songeois à ce que Dieu peut, & point du tout à ce que comporte la créature; je croyois que Dieu se devoit tout ce qu'il peut, & je ne voyois pas qu'il ne peut que ce qu'il se doit.

Ainsi, disois-je, pourquoi Dieu qui aime l'homme, le laisse-t'il souffrir ? Pourquoi Dieu qui hait le vice, le permet-t'il ? Ces questions me semblent maintenant déplacées & déraisonnables. Aussi le sont-elles en effet. Si je veux m'en dire la raison; c'est que Dieu n'a pas regardé l'homme seulement dans le choix qu'il a fait d'un des mondes possibles. Il a regardé ce monde en son entier. Le bonheur de l'homme a été l'une de ses vûes, mais il n'a pas été l'unique & le dernier terme de sa sagesse. Le reste de l'Univers a mérité ses re-

gards. L'homme n'en est peut-être pas la plus précieuse portion, & très-certainement il ne l'est pas, comparé à toutes les autres parties réunies. C'est pour cela qu'il peut lui arriver des peines, & qu'il lui en arrive, comme suites nécessaires de son assujettissement aux loix universelles, d'où sort une foule de biens dont nous n'avons qu'une connoissance imparfaite.

Il est indubitable que Dieu ne peut faire souffrir sa créature pour la faire souffrir. Cette volonté impitoyable & barbare ne sçauroit être dans celui qui n'est pas moins

la bonté que la puissance. Plûtôt mourir de mille morts que de proférer jamais une si odieuse parole qui éteindroit toute Philosophie, aussi-bien que toute Religion. Mais quand le mal de l'humanité est la dépendance nécessaire du plus grand bien dans le tout, il faut que Dieu se détermine pour ce plus grand bien, malgré la suite du mal sur lequel le bien prévaut toujours.

XVII.

Si l'Univers étoit contenu dans la seule planète de la terre, on pourroit penser que l'homme y devroit être in-

variablement heureux ; parce qu'il en est la plus noble portion ; & que près de sa dignité le reste n'est rien. Encore cette raison ne seroit-elle pas victorieuse. Mais cette terre, & les hommes qui l'habitent ne sont presque rien eux-mêmes par rapport aux mondes indéfinis que renferme l'Univers créé. La proportion de la partie que je connois aux parties que je ne connois pas, quoiqu'elles existent, se perd & s'évanouit presque dans le néant. Ainsi tous les maux dont je murmurois n'étant que dans ce presque néant, je dois penser

que ces maux ne sont qu'un presque néant , comparez avec les biens dont est rempli tout le reste de l'Univers.

X V I I I.

Et je n'ai garde , pour éluder ceci , de m'obstiner à dire que l'être pensant de l'homme vaut plus lui seul que tous les êtres non pensants, fussent-ils d'ailleurs plus parfaits & plus nombreux mille fois. Je ne dispute point ici , je ne cherche qu'à m'éclaircir. Soit donc: je suis plus que toute la matière créée , & même créable. Mais serois-je assez audacieux pour réduire tous les esprits créés à

celui de l'homme? Quoi donc!
n'y a-t'il pas d'autres sub-
stances qui pensent , & qui
pourtant ne sont pas de ma-
nature? La region des intel-
ligences ne peut-elle pas être
aussi variée dans ses especes,
que la matiere l'est dans ses
parties? Cette matiere, vile
& morte par elle-même, re-
çoit un million de beautez di-
verses qui font presque mé-
connoître son unité parmi
tant de différences. Et je vou-
drois penser que dans l'ordre
des esprits il n'y a pas des
différences pareilles? Je vou-
drois croire que tous ces es-
prits sont enchaînez dans la

même sphère de perfections ?
Je voudrois tout ramener ,
tout éгалer à ma foible me-
sure ? je voudrois dire qu'
une autre intelligence , qui
n'est point celle de l'homme ,
n'est intelligence que comme
moi ? L'herbe que je foule
sous mes pas , est-elle donc
aussi parée de graces que la
fleur dont les nuances , & la
douce vapeur enchantent mes
sens ? L'arbrisseau qui rampe
tristement sur la terre , a-t'il
la noblesse d'un grand arbre
qui se perd dans les nuës , &
qui me protege de son om-
bre contre l'ardeur du midi ?
La plante sauvage qui n'a
point

point d'utilité connue, est-elle aussi précieuse que celle qui me rend chaque année le tribut de ses fruits? Tous ces êtres ne sont néanmoins que la même étendue, comme tous les êtres intelligens ne sont que la pensée. Mais leur manière d'être n'est pas égale, & c'est dans ces manières d'être que consiste l'inégalité de leurs perfections. Or dès que je puis & que je dois supposer des esprits d'un autre ordre que n'est le mien, me voilà conduit à de nouvelles conséquences. Me voilà forcé de reconnoître que l'Infiniment Sage n'a pu, ni du

S.

faire tout pour l'homme. Me voilà contraint de dire que pour quelques maux de moins l'Auteur de la nature n'a pas dû renverser l'ordre qu'il a établi dans la nature, choisir aux dépens du plus parfait, le plus favorable aux intérêts de mon repos, ni se dégrader lui-même, en préférant le moins bon au meilleur: ce qui seroit un mal, auquel je ne puis comparer l'amas de ceux dont je demandois l'exclusion.

X I X.

Etre infini ! en cherchant la vérité que j'ai découvert ,

une autre vient, & me pénétre de sa lumière. Je vous la dois : foyez-en glorifié pour toujours. Je reconnois donc enfin que la source de mes erreurs étoit dans l'idée extravagante que je m'étois faite de moi-même. Je me croyois le seul terme de votre opération au dehors, le seul qui pût occuper vos regards & vos soins ; mon orgueil comptoit le reste comme un néant indigne de vous, & j'osois me faire le centre de votre œuvre. O Etre infini ! combien étois-je réellement pauvre dans cette opulence imaginaire ? O Etre ! je confesse ici ma

présomption insensée ; je ne veux plus que m'oublier & m'anéantir devant vous ; je ne veux plus que demeurer dans une humble surprise à la vûë de l'infinie fécondité de votre main. Helas ! de quelque côté que se tourne ma raison, & mes yeux, que vois-je sinon des êtres sans nombre dont la voix annonce la puissance de la vôtre qui les a tous appelez lorsqu'ils n'étoient pas ? Si je me cherche dans cette multitude immense, je me perds, & ne me retrouve plus. Le grain de fable dont se jouent les flots a plus d'être sur les ri-

ves de l'Océan , que n'en a
mon corps foible & fragile
dans la masse universelle de
l'étendue. La substance qui
pense en moi, n'est que la plus
légere participation de l'Intel-
ligence suprême. Qu'est-ce
que je suis donc, ô Dieu ! près
du tout que vous avez fait,
moi qui avois l'ambition de
me croire le tout , ou du
moins la plus belle portion
du tout ? C'est faute de me
comparer à ce tout, que je m'a-
grandissois , & en m'agran-
dissant je vous diminuois
vous-même. En donnant des
bornes à votre ouvrage , j'en
donnois à votre puissance. O

Être ! pardonnez cet excès d'aveuglement à la borne de mon esprit. Achevez de l'instruire de son néant : cette instruction docilement reçue le rendra plus être qu'il ne l'est. Non je ne suis rien, & je ne veux être désormais que ce qu'il vous plaît que je sois. Vous êtes tout seul l'être véritable, & tout ce qui a l'être d'après vous est encore au-dessus de moi, qui ne suis qu'être imperceptible dans cet être d'après vous. Faites de cette demi-portion d'être ce que votre Sagesse en voudra faire ; ce que votre Sagesse voudra ne peut être que

sur la Providence. 215

le mieux. O Etre ! encore une fois, ma consolation augmente à mesure que ma vaine grandeur diminuë , parce que j'en connois mieux votre grandeur véritable. Moins je suis , plus vous estes ; parce que je ne suis moins que proportionnellement à votre ouvrage , & que plus il y a de réalité dans votre œuvre, plus aussi la réalité de votre être m'est rendu manifeste.

Est-ce donc que je refuse d'avoüer ce que je vous dois ? O Etre ! vous voyez le fond de mon cœur. C'est que la parole me manque , & que je ne fais plus que bégayer

quand je m'exprime à la vûe
de votre infinité & de mon
néant. Si j'avois la sobriété
de la sagesse , je me tairois ,
mon adoration seroit dans
le silence. Mais en disant que
je ne suis rien , ou que je suis
un plus grand néant dans un
moindre néant , Etre souve-
rain , vous m'entendez , ce
n'est pas que je déprétie le
don que j'ai reçu. Il est di-
gne de vous , & je n'étois
pas digne de lui , puisque je
n'étois pas quand je l'ai reçu.
Vous ne m'avez pas fait un
présent qui ait ajouté à mon
être , & qui l'ait seulement
perfectionné ; vous avez fait
plus :

plus : c'est mon être lui-même qui est le présent que vous m'avez fait. Vous m'avez aimé quand je n'étois pas, & cet amour est devenu le principe, la cause efficace de mon être. Périrait l'instant qui me feroit perdre le souvenir d'un bienfait, tout à la fois si incompréhensible & si précieux. Mais périrait aussi toute pensée vaine, toute enflure de cœur qui me feroit croire que je suis plus que vous n'avez voulu que je sois, qui me feroit aimer mon être au-delà du degré de réalité que vous y avez mis, qui rapporterait tous les êtres au

mien , tandis que sa borne le fait presque disparoître devant eux , & que tous ensemble , eux & moi , nous ne sommes qu'un être incom-
mensurable à votre être, dont je dis tout , quand je dis qu'il est l'Etre.

X X.

Pendant que je me réjouïs de connoître ce que j'ai si long-tems ignoré , d'où vient que j'entrevois des nuages qui s'efforcent de troubler une sérénité si douce ? Ne puis-je donc rien saisir par un jugement ferme ? Je pensois avoir trouvé le vrai principe

qui rend compte de l'introduction du mal, & voilà que de ce principe sortent deux conséquences qui m'effrayent.

La première est que Dieu n'a point été libre dans la création de l'Univers, que le choix de celui-ci parmi tous les possibles a été l'effet d'une insurmontable nécessité, qu'enfin ce qui est fait, est produit par l'impulsion d'une espèce de fatalité supérieure à la Divinité même.

La seconde conséquence qui m'allarme, est qu'il suit de mon principe que tous les effets sont nécessaires & inévitables, & que dans la natu-

re telle qu'elle est, rien ne peut y être que ce qui y est, & comme il y est ; qu'ainsi j'adresse en vain le sacrifice de mes prières au Dieu créateur, qu'il ne peut être ni touché de mes besoins, ni le dispensateur d'un sort qui me soit moins contraire, que mes maux sont en tout sens nécessaires, que je ne puis les prévenir ni les écarter, & que l'Univers une fois choisi va de lui-même, sans se laisser fléchir à mes justes plaintes, ni à la triste voix de mes larmes. Puissé-je sortir de ce double embarras !

X X I.

Il me semble que j'ai démontré plus haut * que l'Être a produit librement sa créature, & je ne reviendrai plus qu'en passant, sur les raisons évidentes que je m'en suis données : je veux dire ici quelque chose de plus directement applicable à la grande objection qui m'inquiète.

Dieu a créé le monde, & il a pu ne le pas créer pour deux raisons. 1^o. Parce qu'il ne feroit point contradictoire que l'Être parfait existât n'ayant rien opéré, n'opérant

* II. Quest. Art. VI.

rien , & même ne devant rien opérer au dehors. 2°. Parce que c'est la puissance infinie de créer , & non la création actuelle, qui caractérise la Divinité.

Ces deux courtes réflexions suffisent seules pour écarter de l'Etre souverain toute espèce de nécessité. La nécessité , prise en général , n'est en effet que la détermination absolue d'un être à une action dont la non action seroit absurde. Or Dieu qui ne peut estre conçu sans le pouvoir de créer , peut estre conçu sans l'actuelle création.

Reste par conséquent à examiner la détermination du choix suprême au meilleur Univers de tous les possibles.

Mais puis-je appeller défaut de liberté la détermination au meilleur ? L'homme sage ne peut vouloir , en tant que sage , que ce qui est bon , & entre les divers biens offerts , celui qui a le plus de bonté. En est-il moins libre ? Hé tout au contraire , jamais il n'est plus libre que quand il suit avec fidélité les loix & les conseils de la sagesse. S'il violoit ces loix, s'il dédaignoit ces conseils , s'il quittoit le

meilleur pour le moins bon ; il feroit esclave des loix du dehors , ou enchaîné par celles de la passion , les plus violentes de toutes , & les plus impérieuses, quoique les plus douces en apparence. Cette servitude étrangère , ou domestique , feroit l'extinction pleine de sa liberté. Il voudroit, non ce que sa raison lui feroit vouloir, mais ce qu'il ne pourroit vouloir que contre sa raison. Comment puis-je donc soupçonner qu'en s'attachant au meilleur , Dieu n'a pas été libre ? Y a-t'il rien de plus glorieux à la liberté que d'estre toujours panché vers

le bien , par l'inspiration indéfectible de la Sagesse, & par un goût victorieux qui éloigne jusqu'à l'ombre de la nécessité ?

En second lieu , quoique l'Etre infini se détermine au meilleur , ce meilleur n'est point exclusif d'un autre possible. S'il a choisi le meilleur , ce meilleur créé ne rend point impossibles les autres Univers qui auroient pu , comme celui - là , devenir existans ; & c'est ici qu'il faut soigneusement distinguer deux sortes de nécessité. Distinction sans laquelle tout se mêle & se brouille ; distinction

226 *Essai Philosophique*
par laquelle tout se développe
& s'éclaircit.

X X I I.

Il y a une nécessité qui est métaphysique, & une nécessité qui est morale. La nécessité métaphysique est celle qui détermine de telle façon que quoiqu'on fasse, on ne peut estre déterminé autrement. J'en donnerai des exemples plus bas. La nécessité morale est celle qui conserve l'entière possibilité d'une autre détermination, & qui ne fixe à l'une plutôt qu'à l'autre qu'en conséquence d'une lumière sûre pour discerner le meil-

leur, & d'un penchant naturel à le pratiquer. Or je dois convenir que Dieu n'est point libre dans la création du meilleur, si l'on entend par liberté l'exemption de la nécessité morale. Mais s'il est question d'un choix entraîné par la nécessité métaphysique, je nie que Dieu n'ait point été libre, & je défie que personne me le prouve jamais. Il est clair en effet que la volonté divine, quoiqu'elle tende toujours au meilleur, laisse pourtant le mal, ou le moindre bien qu'elle rejette, dans l'ordre des possibles. Son choix ne rend point impossible ce

228 *Essai Philosophique*
qui n'est pas le meilleur, ce
choix ne rend point contra-
dictoire ce qu'il ne prend pas,
ce choix n'est pas affranchi
de la contrainte seulement,
il l'est de la nécessité ; si ce
n'est de cette nécessité morale
dont je viens de parler. Un
exemple très simple, tiré de la
Géométrie, peut mettre cet-
te réflexion au plus haut
point d'évidence conceva-
ble.

XXIII.

N'est-il pas vrai que le
meilleur chemin d'un point
donné, à un autre point don-
né, est un chemin unique ?

N'est-il pas vrai que ce chemin unique est celui qui va d'un des deux points à l'autre par la ligne la plus courte, qui est la ligne droite ? On ne peut contester cette proposition qu'on ne renverse les axiomes. Cependant outre la ligne droite, il y a une infinité de chemins pour aller du premier point au second. Aucune insurmontable nécessité Géométrique ne m'engage à prendre la route de la ligne droite. Je puis toujours choisir entre l'infinité des autres lignes, la ligne qu'il me plaira. Mais si-tôt que je veux choisir entre les deux points la

voye la plus simple & la meilleure , la ligne droite m'assujettit, elle me nécessite même par la raison de ce meilleur. Nécessité, comme l'on voit, non métaphysique, mais morale, qui n'a d'empire sur moi qu'à cause de la rectitude de ma raison qui me fait rejeter le moins parfait en faveur du plus parfait.

X X I V.

Par-là je débrouille ce qui pourroit rester de ténébreux dans ma pensée. Dieu a fait choix entre différens partis tous possibles, & tous pouvoient estre pris. Entre ces

possibles il pouvoit , dans la rigueur métaphysique , donner l'existence à un Univers qui n'eût pas été le meilleur ; & toutefois il n'a dû , il n'a pû moralement créer que ce meilleur , sollicité par la loi inviolable de sa Sagesse qui demandoit la préférence de ce meilleur. Or il n'y a que la nécessité métaphysique qui détruise le fond de la liberté. La nécessité morale ne contraint point , elle ne nécessite pas même , à parler sainement , ou elle est l'heureuse nécessité qui fait vouloir & faire le meilleur avec cet attrait qui suit la connoissance du meil-

232 *Essai Philosophique*
leur. Ainsi Dieu a été parfaitement libre dans le choix du meilleur.

X X V.

Ce qui trompe ici d'ordinaire, c'est le préjugé, c'est l'habitude où nous sommes de confondre la liberté avec l'indifférence; quoique leurs idées n'ayent pas, comme on le croit, un rapport si nécessaire. L'indifférence seroit une suspension, un équilibre total dans la volonté, & cet équilibre est imaginaire. Aucun cas ne peut réaliser dans la pratique cette suspension absolue & vague. La liberté

berté positive admet dans son exercice des inclinations & des plaisirs prévenans, à l'aide desquels l'ame se détermine, & sans lesquels il est inconcevable qu'elle pût se déterminer. Mais ces plaisirs & ces inclinations prévenantes ne bannissent jamais la puissance intime, réelle, & prochaine pour la détermination différente ou même opposée. L'objet qui n'est pas choisi, pourroit l'être. Il suffit donc qu'il n'y ait point de nécessité métaphysique dans l'action libre pour qu'elle soit libre; ou s'il faut m'exprimer autrement, il suffit pour être.

234 *Essai Philosophique*
libre qu'on choisisse entre
divers possibles, quoique le
choix tombe par une nécessi-
té morale sur le meilleur de
ces possibles.

XXVI.

Il ne faut pas imaginer que
cette restriction apparente,
qui n'exclut pas de la liber-
té de Dieu ce que j'appelle
nécessité morale, soit la sup-
position ruineuse de son pou-
voir. Quiconque écouterait
ce timide scrupule, ne ferait
que montrer qu'il ignore les
principes d'une Philosophie
pure & saine. Loin que la né-
cessité morale soit incompa-

tible avec la notion de l'Etre
suprême, la nécessité méta-
physique ne lui est pas même
opposée en tout. Sa propre
existence, par exemple, n'est
pas un effet de sa volonté.
Il veut estre : mais il n'existe
point parce qu'il veut exister.
Il existe par la nécessité de son
Etre qui est l'infini. Sa puissan-
ce de même, & sa science sans
limites ne sont point en lui,
parce qu'il veut toutpouvoir,
& tout sçavoir. Il peut tout
ce qui est possible, & il sçait
tout ce qui est objet de la
science, parce que le carac-
tère de l'infini est de ne rien
ignorer, & de pouvoir tout.

Il n'a pas ces attributs en conséquence de son choix ; ils sont en lui métaphysiquement nécessaires. Il ne peut rien sur le fonds de son Etre , en tant qu'infini. Il ne veut que ce qu'il peut faire , & il ne peut rien sur les essences des êtres mêmes créés ou créables , comme il ne peut rien sur sa propre essence , parce qu'il n'est point auteur de son entendement. Ces essences sont immuables. Posé l'instant où Dieu n'a point encore formé de decret , l'homme est possible , la matière est possible , un cercle , un carré sont possibles. Dieu peut

les tirer du néant d'être où ils
sont. Mais supposé qu'il leur
donne l'existence, il faut que
l'homme soit créé raisonna-
ble, il faut que l'étendue ait
ses trois dimensions, que le
cercle n'ait point d'angles,
& que le quarré ait les quatre
côtez égaux & les angles
droits. L'ordre encore ne dé-
pend pas de Dieu. Je ne veux
point dire qu'il soit supérieur
à Dieu : il est Dieu même
connoissant & aimant les per-
fections selon leur degré d'être.
Ce que je veux dire ; c'est
que Dieu ne peut changer
l'ordre ; par la raison qu'il ne
peut changer son essence, ni

celle des objets finis. Ce que je veux dire ; c'est qu'il ne peut faire qu'il soit juste d'aimer le fini plus que l'infini , de mépriser la vérité connue, d'enlever le bien de son frere, de rompre les sociétés & les pactes jurez, de trahir le secret d'une intime confiance , ni d'altérer pour un bien propre, la tranquillité publique. Ce que je veux dire enfin ; c'est que je m'effaroucherois mal à propos de la nécessité morale que j'admets en Dieu , puisqu'à certains égards je suis contraint de reconnoître en lui, ce que j'ai nommé plus haut nécessité mé-

sur la Providence. 239
taphysique, & géométrique.

XXVII.

Je viens maintenant à ma
seconde inquiétude. Si le
monde actuel choisi entre les
possibles, est le meilleur de
tous, où est la puissance de
Dieu sur ce monde? Il ne
pourra plus y rien changer,
& même, ce qui détruit tou-
te Providence, l'Univers
present se conduira de lui-
même en vertu des loix at-
tachées à sa nature; car tout
Univers possible a ses regles
de mouvement propres &
spécifiques. Elles sont de son
essence; dès-là elles sont

X X V I I I.

Je souscris à la proposition générale d'où sort ma difficulté, sans néanmoins en admettre la conséquence qui n'est pas inévitable. Dieu ne peut rien changer dans la disposition actuelle de l'Univers; cela est vrai. Je vais plus loin; Dieu ne doit jamais y rien changer.

Dieu ne peut rien changer dans le monde. Supposé qu'il y fît des changemens, le monde ne seroit plus le monde qu'il a choisi: ce seroit un autre Univers d'entre ceux
que

que j'ai nommé possibles. La liaison géométrique des parties étant rompuë , le tout géométrique feroit changé. Ce feroit, & ce ne feroit plus le même Univers ; ce feroit la même essence, & ce ne seroit plus la même essence. Absurdité palpable, à laquelle j'aurois aussi peu de raison de m'arrêter, que si je voulois soutenir qu'on peut aller tout à la fois d'un point donné, à un autre point donné, par la ligne droite, & par la ligne oblique quelleconque.

J'ajoute que l'Etre parfait ne doit faire aucun change-

ment dans son œuvre , & la preuve de cette proposition ne se laisse pas chercher loin. Si-tôt qu'il est supposé que l'Infini voulant créer a choisi le meilleur , ce meilleur cesseroit de l'estre, s'il souffroit des changemens qui s'opposeroient à sa marche naturelle. Un meilleur n'est pas en effet au-dessous , ni au - dessus d'un meilleur. Il n'est le meilleur qu'à cause que , tout compris , il n'a pas d'égal en bien. Ainsi le choix suprême fixé au meilleur , le meilleur ne doit estre que ce qu'il est , & comme il est. La nécessité hypothétique du choix en-

traîne ici la persévérance du choix. Ce que Dieu a voulu, il le veut, & il le voudra. Il le veut, pour m'exprimer exactement, car il n'a point voulu, il ne voudra point. Ces mots voulu, & voudra, marquent le tems & la borne, & il n'y en a point en Dieu. Comme il n'a point été, qu'il ne fera point, mais qu'il est; il n'a point voulu, il ne voudra pas, mais il veut. L'éternelle permanence de son vouloir n'est que l'éternelle permanence de son être voulant.

L'Univers actuel n'éprouve donc aucun changement que ceux qui sortent du sein

244 *Essai Philosophique*
des loix essentielles à la nature. Encore ces divers spectacles ne devroient-ils pas en rigueur, estre appelez des changemens. Ce sont des effets enchaînez l'un à l'autre, dont la succession n'est point inconstance, mais ordre, harmonie, proportion, & régularité.

XXIX.

Mais quoi ! plus ces vérités constantes entraînent ma raison, plus il me paroît clair aussi que le meilleur une fois créé, l'Univers n'a plus besoin de l'assistance de son Auteur. Cette conclusion me

fera-t'elle nier la Providence, dont mille preuves viennent de m'assûrer ? A Dieu ne plaise que j'abandonne ainsi mes premieres démonstrations. Une difficulté, même insoluble, ne renverse point ce qui est démontré d'ailleurs. Mais je ne suis pas réduit à cette extrémité, & déjà se leve sur moi la lumière que j'implore.

X X X.

Afin que le monde créé se conduisît de lui-même, il faudroit qu'en conséquence de sa création il eût une existence fixe, indépendante de tout secours. Il faudroit que

X iij

l'être qu'il a reçu lui eût été donné en propre , & à jamais. Or ce privilège ne peut convenir à la créature. Elle ne subsiste , comme je l'ai dit ailleurs, qu'autant que le don gratuit de l'existence lui est continué. A tout instant elle en a besoin. Le moment passé ne décide point là-dessus pour elle du moment qui va venir , & celui qui va venir , n'ayant que ce qu'il lui faut , n'apporte rien pour le moment qui le suivra. En un mot , la créature ne fait sans cesse que sortir du néant , toujours sur le point d'y retomber si toujours elle n'en

est tirée. Or la Providence est l'action perpetuelle de Dieu sur son œuvre : c'est Dieu agissant en elle. Par conséquent dès que je montre cette action continuée sans relâche dans le renouvellement non interrompu de la création , l'assiduité de la Providence est éclaircie & prouvée , loin d'être ébranlée par mes principes.

Ces principes me persuadent que les révolutions de l'Univers n'y sont que de la main de Dieu qui les y met à tout instant , & qui leur donne la réalité qu'elles n'avoient pas ; puisqu'elles n'é-

toient que possibles dans un Univers possible. Les loix mêmes qui distinguent notre monde de tous les autres mondes possibles, n'opèrent qu'en recevant l'efficacité qu'elles n'avoient pas, simplement comme possibles. Dieu ne cesse de créer ce mouvement, & ces loix de mouvement, de même que les effets qui en doivent fortir. Ainsi l'Univers ne se guide point de lui-même, ni tout seul. Il est aussi vuide, aussi impuissant dans sa vaste étendue, que le plus frivole atôme que promènent les vents, & la Providence me devient, par

sur la Providence. 249
mon objection plus certaine
que jamais.

X X X I.

Mais cependant les prieres
que je vous fais, ô mon Dieu,
ces tendres soupirs que je
pousse vers vous, ces vœux
sincères que je porte aux
pieds de votre thrône, quand
je plie sous le poids de mes
maux, ne sont-ils donc ni en-
tendus, ni récompensez ? Nul
changement ne peut arriver
dans l'Univers ; pourquoi
vous importuner du récit de
mes peines ? Pourquoi vous
dire : ô Pere, soulagez vos
enfans presque noyez dans la

douleur ; ne permettez pas qu'ils périssent en implorant votre nom ?

Les loix qui gouvernent l'Univers ne sçauroient estre dérangées , vous ne devez pas les contraindre ; elles sont les meilleures de toutes ; votre choix les a consacrées. Hélas ! tout arrive donc aussi par une liaison inévitable ? Ces biens que je croyois tenir de vous , & qui me sembloient un doux présent de votre amour , n'étoient donc que l'effet d'une cause inconnuë qui n'étoit pas vous ? Cet être même qui est le moi que j'aimois tant , lorsque je le croyois l'écoule-

sur la Providence. 251

ment & l'image du vôtre, n'est donc qu'une parcelle de cet Univers possible qui me portoit sans prédilection ni discernement? La chaîne des circonstances de ma vie, dont je disois avec confiance : elle est dans la main du Pere céleste, & je n'en ferai pas inquiet ; cette chaîne étoit donc un composé fortuit, renfermé dans une essence vague, & vous ne l'aviez pas arrangé pour une fin? O Dieu, si jamais le doute m'a fatigué, c'est maintenant. Mon cœur délicat & jaloux ne peut consentir à dépendre de ce qui n'est pas vous. Mettez donc en ma

252 *Essai Philosophique*
main la clef de ce profond
mystère. Ce n'est pas un dé-
sir curieux , c'est l'amour ten-
dre qui demande avec instan-
ce & larmes de partager ici
votre secret. O Dieu , vous
ne fermerez pas l'oreille à la
voix de l'amour. J'entrerais
donc encore une fois dans la
lumière que vous habitez.

XXXII.

La possibilité ne renferme
rien d'actuel. Pouvoir estre,
n'est pas même philosophi-
quement une tendance posi-
tive à estre. Tendre à estre,
marqueroit déjà une modali-
té qui ne peut convenir au

néant. La possibilité n'est qu'un rapport d'idées amies dont l'une s'associe naturellement à l'autre, comme l'impossibilité n'est qu'une discordance d'idées inalliabiles. Nous voyons une légère partie de ces rapports sympathiques & de ces dissonances : mais Dieu les voit toutes. C'est par l'infinité de son intelligence qu'il voit les possibles innombrables, & les combinaisons possibles de ces possibles, d'où sortent encore d'autres possibles. Dans cette multitude prodigieuse d'idées représentantes, la mienne avoit donc son rang. Car enfin, j'étois

possible avant que d'être , & je ne ferois , ni je ne pourrois être si préalablement je n'a-vois été possible. Ce n'est point tout.

J'étois possible en un million de millions peut-être de mondes différens , & cette possibilité personnelle renfermoit pour moi dans ces mondes divers , d'innombrables variétez d'événemens qui me situoient en plus de sortes que je n'en puis imaginer. Je pouvois, par exemple, naître il y a quatre, six, quinze, vingt mille ans, & dans les intervalles de ces millénaires qui ont précédé l'instant de ma naissan-

ce. Je pouvois voir mon premier jour, non ici, mais dans quelqu'un des autres climats de la terre, supposée l'existence du Monde présent. Je pouvois descendre d'un Prince, estre Roi, conquérant, sublime inventeur, sçavant profond, esprit délicat & pénétrant, comme je pouvois estre le dernier des esclaves, & comme je suis le plus borné de tous pour le mérite de l'intelligence. Dans chacune de ces conditions, il y avoit pour moi une suite possible d'avantures dont j'étois & la cause & le sujet tout ensemble. Enfin si j'étois possible dans

256 *Essai Philosophique*
tous , ou dans plusieurs de
ces mondes possibles , j'étois
possible aussi dans l'Univers
choisi de Dieu comme le
meilleur. Cela est clair.

XXXIII.

Quand l'Etre infini a donné la préférence au monde actuel sur tous les autres possibles , sa détermination n'a point été casuelle , ni de caprice. Il y auroit autant d'extravagance que d'impiété à le dire. Son choix a eu ses fondemens dans sa Sagesse. Parmi tous les possibles, elle s'est fixée à ceux qui réunis produisoient le plus de réalité ;
c'est-

c'est-à-dire , plus de perfection & d'ordre dans le total, à ceux qui formoient un tout meilleur que les autres tous. Ce meilleur est devenu par là d'une nécessité morale : autrement , & si Dieu ne l'a-voit pas choisi , il ne seroit pas content de son œuvre. Une plus grande perfection dans le tout possible qu'il auroit laissé , lui seroit le reproche éternel de l'imperfection du tout qu'il auroit préféré ; il seroit malheureux par l'acte imprudent de sa création. Conséquences incompatibles avec la notion que j'ai de la souveraine félicité dans

258 *Essai Philosophique*
la nature divine. Cela posé
mes doutes vont s'éclaircir.

X X X I V.

Dieu s'est arrêté au meilleur produit. Mais ce meilleur produit est le résultat de l'assemblage des parties du tout. Or dans le tout de l'Univers actuel , je suis une partie. J'ai donc concouru à la totalité de la masse , qui peut-être n'eût point été choisie sans moi : c'est-à-dire , sans les effets dont je suis la cause, ou immédiate, ou occasionnelle. Dieu m'a donc vû, lorsqu'il a vû la possibilité du monde présent. Quand il a

voulu que le monde présent reçût l'être , il a voulu que l'être me fût communiqué comme à la partie du monde présent. Il a vû dans ce monde possible tous les biens dont sa puissance pouvoit me combler , & il a voulu que j'existasse pour estre ainsi l'objet de son amour. Il a vû les prières dont je pouvois lui offrir le sacrifice , & il a voulu que j'existasse pour recevoir de moi ce tribut de loüanges : seul hommage que la créature puisse rendre à son Auteur , & qui devient une occasion pour elle à la distribution de sa grace. Il a vû l'hif-

toire anticipée de mes jours ; & il a voulu que les événemens qui la composent devinssent réels , sans néanmoins donner d'atteinte à ma liberté , toujours indépendante de la prévision des futurs. En un mot il a vu tout ce qui est , & ce qui n'est qu'à cause qu'il l'a voulu en qualité de meilleur , de plus harmonique , & de plus fini.

Dans cette supposition qui n'en est plus une , tant elle porte de caractères de vérité , je ne dois donc plus me voir comme un être de hazard , & qui n'existe que parce qu'il étoit fortuitement envelop-

pé dans les possibles. Si j'existe parce que l'Univers jugé le meilleur me renfermoit, cet Univers aussi n'a été jugé le meilleur que parce qu'il me renfermoit. Je suis pour cet Univers, & à son tour cet Univers est pour moi, eu égard aux dégrez de différence qui sont entre le tout & la partie. J'ai, comme partie de ce tout, contribué au meilleur de ce tout. Les portions du tout qui ont fait choisir le tout, ces portions si liées, qu'elles forment le tout, ont été l'objet de la complaisance divine, autant que le tout qui ne feroit pas le tout sans elles;

car le tout n'est que l'assemblage des parties du tout. Ce sont ces parties que Dieu a aimées , prévoyant ce qu'il en devoit faire pour leur bonheur & pour sa gloire. En voyant ce qu'il feroit pour moi , & ce que par sa grace je ferois pour lui , il m'a jugé digne de l'être. Et ce que je dis de moi , je le dis de tout ce qui existe comme moi.

X X X V.

Etre infini ! je vous avois perdu pour un instant , & voilà que vous vous remontrerez plus aimable que jamais à mon cœur. Non, il n'y a ni

hazard, ni fortune dans les productions de votre main. Que jamais, parlant de vous, ces noms vuides ne sortent de ma bouche. C'est l'amour qui a voulu, & qui veut votre ouvrage. C'est la sagesse qui l'a commandé, & qui le commande. C'est la puissance qui l'a fait, & qui le fait. Dès les jours de votre éternité, toute chair qui respire est devant vous. Avant que d'estre, elle avoit déjà une sorte d'existence dans votre prédilection, & cette prédilection l'a fait estre plutôt que ce qui pouvoit estre comme elle. Tous les événemens passez, actuels,

& à venir sont à votre égard
comme un tableau qui a ses
proportions , & son unité.
Rien n'y sort de la règle.
Tout y est le mieux ordon-
né, le plus symétrique. O
Etre ! votre sagesse est comme
les hautes montagnes dont
l'œil ne voit pas le sommet ,
& vos jugemens sont comme
les profondeurs de la mer. Je
l'ai déjà dit, & je le répète
dans un nouveau transport
d'admiration : O Etre ! qui
est-ce qui est semblable à
vous ? O Etre ! vous n'enten-
drez plus de moi le langage
de la plainte, de l'impatience,
& du murmure. Vous avez
créé.

créé le mieux, & je suis une portion du mieux. Je ne l'oublierai de ma vie. Plutôt m'oublier moi-même.

Il est vrai que je suis renversé quelquefois sous le fardeau de ma douleur, & que mon ame est absorbée dans sa peine, de même qu'une terre où se précipitent les eaux d'un fleuve qui se déborde. Mais cette amertume n'est pas le premier terme de votre vouloir : c'est que la loi du mieux le demandoit ainsi. Je ne souffrirois jamais, si ma souffrance n'étoit enchaînée dans le meilleur tout, & si ma souffrance n'étoit pas

même un avantage pour moi dans la combinaison que vous avez faite du meilleur pour chacune des parties du meilleur tout.

Les hommes injustes, & censeurs ignorans, voudroient que la nature entière servît à leurs plaisirs sans mélange de disgraces ; & ils ne voyent pas qu'ils vous accusent de n'avoir pas fait ce que vous ne pouviez faire, parce que vous ne deviez pas le faire. Ils conçoivent un Monde où ils n'auroient cessé d'estre heureux, & dans la vérité ce Monde étoit possible, mais il auroit entraîné d'ailleurs

mille désordres plus grands que n'est le mélange des peines qui traversent nos plaisirs, & dès-là vous n'avez pas dû préférer au système actuel ce système possible. Ils osent penser & dire qu'aucun revers ne leur arrive qu'en conséquence d'un décret positif de votre part, qui a voulu ce revers pour les tourmenter ; & ils ne veulent pas comprendre que ce mal n'existe qu'à titre de condition dans le tout, qui, sans ce mal, ne seroit pas le plus digne de vous, & que ce mal dans l'arrangement universel peut même devenir un bien pour

qui le souffre. Ils vous repro-
chent jusqu'au péché même ,
à vous , ô Etre , qui êtes saint
& trois fois saint ; & ils ne
conçoivent pas que le péché
ne peut en aucun sens estre de
vous , puisque le terme de
votre opération est l'être , &
que le péché est un néant
d'être. Ils s'irritent de vos
dons , jusqu'à tourner contre
vous celui de leur liberté ; &
ils refusent de voir qu'une in-
telligence sans liberté n'est
plus raisonnable. Ils vous di-
sent : pourquoi m'avez-vous
fait libre , si je devois abuser
de ce present ? Et ils ne pen-
sent pas que cet abus n'est ni

nécessité, ni contraint, qu'il est d'eux pleinement, & que si vous le permettez, c'est parce que cet abus fait l'harmonie, la liaison, le concert, & le rapport de la nature & de la grace, du siècle présent, & des siècles éternels. Ils soutiennent, en blasphémant votre nom, que votre amour pour la vertu n'est pas sans bornes, puisqu'il tolere le vice que votre puissance pouvoit supprimer, ou prévenir; & ils n'apperçoivent pas que ce discours n'est établi que sur une équivoque trompeuse. Effectivement il n'est pas véritable que votre haine pour

le vice, & votre amour pour la vertu soient infinis dans leur exercice. Quoique chacune de vos perfections soit en vous sans limites, elle n'est pourtant exercée qu'avec restriction, & proportionnellement à son objet extérieur. La vertu est l'état le plus noble de l'être créé : qui en doute ? Mais la vertu n'est pas un objet infini : elle n'est que l'être fini pensant & voulant dans l'ordre, avec des degrez finis. Au-dessus de la vertu sont d'autres perfections plus grandes dans le tout de l'Univers, qui s'attirent la complaisance de Dieu. Cet amour

du meilleur dans le tout, l'emporte en Dieu sur les autres amours particuliers. De là le vice permis. Il faut qu'il soit ; parce qu'il se trouve nécessairement lié au meilleur plan, qui n'auroit pas été le meilleur de tous les possibles, si la créature intelligente eût invariablement été vertueuse.

Quand est-ce donc que l'homme comprendra ces vérités importantes ? Quand est-ce qu'il cessera de vouloir que Dieu agisse conformément aux vûës imparfaites de la créature ? Quand est-ce qu'il commencera de se ré-

duire à sa juste mesure :
Quand est-ce qu'il ouvrira
les yeux sur la limitation de
son être ? Quand est-ce qu'il
dira : si en un sens le tout est
fait pour moi, je suis aussi fait
pour le tout ; je ne suis pas le
terme total de l'action divine ;
je ne suis qu'une legere partie
dans le produit de l'action :
mes plaintes sont injustes, &
déraisonnables ; c'est l'amour
propre qui me les inspire,
amour sans regle, & qui dans
sa folle yvresse suppose, pour
s'autoriser, un désordre dans
ce qui est le plus sublime
effet de l'ordre.

X X X V I.

Une observation que j'ai faite plus haut mérite que je l'éclaircisse. J'ai dit que le mal, tant moral, que physique, faisoit le rapport entre la nature & la grace, le lien du siècle présent & des siècles éternels. Qu'est-ce que j'ai voulu faire entendre par ces paroles en apparence si vagues ? Quel en est le juste sens ? Pour m'expliquer, il faut qu'avant tout j'établisse quelques vérités inséparables de ma proposition.

L'Univers ne doit pas être considéré seulement dans ce qu'il est ; pour le bien con-

noître , il faut le voir aussi dans ce qu'il doit estre. C'est cet avenir surtout qui a été le grand objet de Dieu dans la création , & c'est pour cet avenir seul que le présent existe. Tout ce qui n'a rien d'infini ne peut estre digne de l'infiniment parfait. Voilà le grand principe que je ne dois jamais perdre de vûë. Il est inépuisable en conséquences, il dévoile tout ce qui paroît enveloppé , il dissipe tout ce qui peine dans la conduite de la Providence.

L'Univers est borné dans les perfections qu'il renferme , & dans leur nombre.

Quoique je ne puisse assigner la borne précise de ces perfections, ni celle de ce nombre, je sçai pourtant qu'il y en a une. La créature, en tant que créature, doit avoir un terme au-delà duquel elle ne passe point. Si donc elle restoit dans ses limites naturelles, jamais on ne pourroit concevoir en Dieu le motif de la création. Son œuvre seroit en tout sens indigne de lui. Mais ce qui manque à l'Univers du côté de son être, lui est en quelque sorte rendu du côté de sa durée. Dieu lui donne une sorte d'infinité par la création perpétuelle qu'il

276 *Essai Philosophique*
lui continuë , & en le perpé-
tuant , il le revêt d'un carac-
tere , qui , pour ainsi dire ,
supplée à son imperfection
naturelle & originale.

X X X V I I.

Rien de ce qui est créé ne
périt , quoique rien de ce qui
est créé ne soit impérissable.
La matiere elle-même , toute
vile & inefficace qu'elle est ,
ne s'anéantit point. Elle s'ex-
hale , elle se dissout , elle
change de formes , mais elle
garde inaltérablement le fond
de son être. En quelque lieu
que la corruption , & les jeux
du mouvement en écartent

les débris, ces parcelles épar-
ses, souvent même invisibles,
ne cessent jamais de conser-
ver leur existence. A plus
forte raison les êtres pensans
sont-ils affranchis de l'anéan-
tissement, eux qui sont les
seuls & vrais atomes de la na-
ture ; c'est-à-dire, eux qui
n'admettent aucune compo-
sition de parties, & qui se
trouvent par cette simplicité
plus nobles, & plus parfaits
que la matiere.

X X X V I I I.

Il suit de là qu'après la dis-
solution de nos corps, dont
l'existence n'a rien de com-

mun avec celle de nos âmes ,
l'esprit retourne à la vraie pa-
trie des Intelligences , qui est
Dieu même. Ici nous ne pen-
sons que dépendamment de
la portion d'étendue qui
compose la moitié de notre
être. La substance immaté-
rielle unie à cette frêle ma-
chine soit par la réciprocation
des modalitez , causes occa-
sionnelles l'une de l'autre, soit
par une harmonie préétablie ,
en partage les impressions , &
elles vivent ensemble de cette
vie courte , fragile , & triste
qui compose la poignée de
jours que nous coulons sur la
terre. Mais cette image , cette

ombre de la vie , n'est que le chemin qui conduit à une autre. Cette autre est la seule permanente & réelle. Cette autre commencera dans la Cité de Dieu , où toute intelligence doit entrer après la cessation du Regne de la nature. Quand l'autorité suprême ne nous en instruiroit pas, on comprend sur l'idée de l'Etre infini , qu'il n'eût pu faire avec sagesse des créatures pensantes , en vûë seulement de les unir d'une liaison passagere à des corps organiques , & pour les anéantir dès que cesseroit une si courte union. Quiconque réduiroit

180 *Essai Philosophique*
à ces bornes le dessein de la
création , ruineroit la notion
pure de la Sagesse divine.

X X X I X.

Quel a donc été le dessein
de Dieu dans l'assemblage de
deux substances , par elles-
mêmes si discordantes ? Ça
été de faire servir la nature à
la grace , le regne de l'une au
regne de l'autre.

Un Monde étoit possible,
où il n'y auroit eu que des in-
telligences. Un autre Monde
étoit possible , où il n'y auroit
eu que des êtres corporels.
Un troisième Monde étoit
possible , où les corps existans
avec

sur la Providence. 281

avec les esprits, ces substances diverses auroient été sans rapport entre elles. Mais un autre Monde étoit possible aussi, & il contenoit une liaison, un concert entre les deux especes de substances créables. Ce concert donnoit aux intelligences une occasion de mérite & de démérite. Par ce concert la vertu éprouvée, & après l'épreuve trouvée fidelle, s'attiroit la récompense. Par ce concert le vice étoit suivi du châtiment. Par ce concert la miséricorde & la justice infinie étoient exercées. Par ce concert la matiere n'étoit point une production

282 *Essai Philosophique*
vaine ; elle devenoit l'instrument de l'ordre. Par conséquent il étoit de la Sagesse suprême de choisir ce dernier Monde. Le résultat qui en naissoit formant un plus beau tout , il n'y a pas eu d'équilibre dans les motifs de préférence. Voilà ce que j'entends par le rapport des deux regnes de la nature , & de la grace.

X L.

Si cette idée étoit bien comprise , bien suivie , je doute que les hommes continuassent à se plaindre de la Providence. Ce qui les trou-

ble le plus quand ils en envisagent la conduite, est l'affliction du juste, & le triomphe de l'impie. Mais la couronne immortelle préparée pour l'un, & la vengeance interminable qui tombera sur l'autre, ne devroient-elles pas calmer nos plaintes, & réprimer nos soupçons ? Si l'immortalité n'étoit qu'une chimere de Philosophe ; si le néant devoit être dans peu de jours notre éternelle portion ; si nous n'avions ni espérance, ni promesses, ni certitude pour l'avenir, nos murmures seroient peut-être équitables. Je dis peut-être ; car en ri-

gueur l'Être infini ne nous doit rien , & nos peines passageres ne lui feroient pas un motif d'abandonner la loi inviolable du meilleur. Mais loin de nous la funeste attente d'une extinction totale. Cette doctrine pleine d'horreur s'oppose autant à la raison , qu'à l'heureuse nouvelle qui nous a été donnée d'en-haut. En mourant ici , nous vivrons encore , & d'une vie meilleure. Cet espoir est dans notre sein , & l'Être suprême n'a pas mis en vain ce profond sentiment dans le plus intime de nous-mêmes. Il y est pour nous rappeler sans cesse à

notre condition future , & à la grandeur de nos destinées. Il y est comme le gage de la tendresse du Pere commun , le remede à nos maux présents, & l'avant-goût des consolations éternelles. Que la vertu soit ici l'objet de la persécution & de l'insulte ; gardons-nous d'en murmurer : elle est encore dans une terre étrangere , & elle en sortira victorieuse de ses persécuteurs. Que le vice soit comblé de récompenses & de gloire ; que nous importe ? son triomphe est imaginaire , & il sera court ; la punition marche sur ses pas. Encore un mo-

286 *Essai Philosophique*
ment, & le Juge viendra la
Balance dans la main. Ne
nous laissons point de l'atten-
dre ; mais préparons-nous à
le recevoir. Malheur à qui
porte impatiemment le poids
de sa souffrance : il dispute
vainement contre un arrêt ir-
révocable, & il perd le fruit
que lui apporteroit une hum-
ble docilité. Les révolutions
qu'amènent les loix de l'Uni-
vers ne changent point au
gré de la plainte. Mais la sou-
mission amoureuse & sans ré-
serve change la disgrâce d'un
instant en une éternelle féli-
cité. En se plaignant avec
murmure & dépit, on redou-

ble sa peine, & l'on se ravit
route ressource consolante.
En obéissant avec une tendre
résignation, on soulage son
cœur, & on le nourrit de l'es-
pérance salutaire. Telle est la
loy de notre Univers, le meil-
leur choisi entre les meilleurs.
L'affliction n'y est point indif-
férente pour les suites. S'il
avoit été possible dans le plan
le plus parfait, que la créa-
ture eût été toujours heureu-
se, elle le seroit; car son Au-
teur ne veut primitivement
que le bien de sa production.
Mais le plus parfait a deman-
dé qu'après la chute prévûe
du premier homme, la créa-

ture souffrît, & que la peine docilement portée lui fût un titre de mérite. Pourquoi donc nous irriter ? Serions-nous assez déraisonnables, assez follement épris de nous-mêmes, pour improuver que Dieu ait suivi l'ordre, parce que l'ordre entraîne quelques épreuves douloureuses pour nous ? Hé ces épreuves ne sont à notre perte qu'à cause de nos résistances. Un peu de courage nous délivre, & met la victoire dans nos mains ; nos peines sont des flots qui nous poussent vers le rivage, si peu que nous nous prêtions à leur impulsion : ce n'est qu'en

qu'en luttant contre eux qu'ils nous submergent. Nos efforts, placez à contretems, font seuls notre ruine. Ce mouvement inquiet & mal concerté, n'est en nous qu'une fatigue meurtrière. Un acquiescement religieux nous sauve ; & nous ne voulons pas acquiescer. O Dieu ! que vous êtes juste, mais que l'homme est aveugle ! que vous êtes ami de l'homme, mais que l'homme est ennemi de lui-même !

X L I.

Après tout, nous exagérons nos malheurs, comme pour charger davantage la

Providence. Nos jours sont quelquefois traversés, il est vrai ; mais souvent ils sont purs & serains. Ne nous obstinons pas à ne tenir que le compte de nos peines, ayons pour nous la complaisance de songer à celui de nos plaisirs. Reconnoissons encore que nos maux naissent presque toujours de nous-mêmes, & qu'il n'en faut accuser que notre imprudence. Un homme sage & modéré conserve la paix de son cœur. La loy qu'il donne à ses penchans, le garantit du trouble que causeroit leur excessive liberté. Son attachement à l'ordre lui

assûre une tranquillité délicieuse, que rien n'altère. L'effort qu'il fait contre la sédition domestique de ses sens, est suivi d'un empire presque absolu sur eux. Si ce premier effort lui coûte, parce qu'il le divise en quelque sorte d'avec lui-même, un second effort lui coûte moins, & par le troisiéme tout en lui s'appaise, & obéit. Aucun événement ne l'allarme; il sçait que tout ce qui est possible peut lui arriver, & ces coups prévûs lui en sont moins sensibles quand ils viennent. Au contraire l'homme esclave de sa passion, porte en lui-même le plus fer-

tile principe de ses peines. La passion n'a jamais fait d'heureux ; non pas même ceux qu'elle a séduits par le succès. Elle est inséparable du trouble intérieur, de tous les supplices le plus cruel. On ne sçauroit sortir de la regle, qu'on ne trouve hors d'elle, & tout d'un coup, l'affliction & le repentir. Qui est-ce qui a fait le mal, & a trouvé la paix ? Cet exemple est encore à paroître. Mais que d'exemples de cœurs calmes au milieu même des plus grands revers, & que la seule patience a soutenus ! patience fondée sur ce principe consolant, que l'Etre

infini n'afflige sa créature que pour la rendre meilleure, & que la loy du meilleur pour nous, ordonnoit l'introduction de ces maux dans l'Univers.

X L I I.

Accoutumons-nous donc à les regarder sous ce double rapport. Envisageons-les comme nécessaires, & comme utiles. N'en détournons les yeux que pour les arrêter sur la foule des richesses, & des douceurs qui nous environnent. Ne soyons pas de ces ames inquiettes, & malheureuses par leurs folles in-

quiétudes, qui ne comptent jamais ce qu'elles possèdent, qui ne respirent qu'après ce qu'elles n'ont pas, & qui s'aigrissent contre les biens mêmes qui devroient tempérer leurs maux. Un Ancien a dit que la vie seroit assez longue, si on en sçavoit user; & moi je dis qu'elle seroit assez heureuse, si on sçavoit en bien user. Tournez vos yeux de toutes parts; que découvrez-vous en effet, sinon d'innombrables commoditez mises avec profusion sous nos mains? L'Etre infini n'a pas souffert que ce qui est de notre usage fût loin de

nous , & d'un accès difficile. Il nous a placez dans le centre de ces biens. Après un léger travail , tous les thresors que renferme la terre nous sont déployez , & il n'y a qu'une lâche indolence qui nous prive de ses dons. Si l'homme ne lui manque le premier , elle ne lui manque jamais. Elle ne veut que nous rendre tous heureux par l'abondance , & elle ne cesse de nous reprocher ce que nous laissons en elle d'oïsf , de vuide , & d'inculte. Elle est encore plus opulente , plus libérale que nous n'avons de besoins , & j'oserois presque dire d'elle ce

qu'un grand Homme a dit de toute la Nature ; qu'elle nous aime jusqu'à prendre soin de fournir à nos plaisirs mêmes :

* *Neque enim necessitatibus nostris tantummodò provisum est ; usque in delicias amamur.* Les fertiles campagnes sont dans leur tems couvertes d'une ample moisson, plus que suffisante à la nourriture de l'homme. Les côteaux sont revêtus & couronnez de vignobles , qui lui préparent une liqueur douce & généreuse, pour le réjouir & le fortifier. Les profondes vallées lui produisent une herbe fraîche & tendre

* *Seneca de Benef. lib. 4. c. 5.*

dont se nourrissent les troupeaux , destinez eux-mêmes à soulager sa peine , & à conserver ses forces. Des hautes montagnes tombent les torrens , sources des rivières qui lui apportent d'un autre terroir ce que le sien refuse de lui donner. Des rameaux des arbres pendent les fruits délicieux , qu'il n'a que la peine de cueillir. Jusques dans les sombres déserts , & sur les rochers infertiles , naissent des plantes salutaires qui lui servent de remèdes. Des marais desséchés sortent les légumes qui diversifient sa nourriture presque à l'infini. Les vastes

forêts élevent le bois qui le console de l'absence du soleil dans la saison glacée, & qui le couvre de son ombre dans la saison brûlante. L'Océan l'entoure, comme pour disputer à la Terre l'avantage de le servir. Si peu qu'il avance, il trouve cette mer, & par elle il tient à tout. Elle s'est venu placer jusqu'au milieu même de la terre, pour associer par ce nœud les climats les plus écartez. Des nuées descendent goutte à goutte les eaux qui désalterent les lieux arides, elles concourent à nos travaux, & le soleil acheve de les seconder par sa

douce chaleur. La terre, les fleuves, les airs nous entretiennent des animaux dont les especes n'ont point encore cessé depuis tant de siècles, & nous en usons comme il nous plaît. De quoi donc nous plaignons-nous ? Et quel est ce goût de chagrin opiniâtre, qui nous rend insipides & fades tant de richesses & de beautés ? Nous querelons la Nature de ne nous avoir pas assez donné ; hé la Nature s'est donnée toute entière à nous. Que voulons-nous davantage ?

O que bientôt nous serions tous heureux, si nous pre-

nions le dessein de vivre selon la première simplicité de ses loix, si nous scavions nous fixer aux vrais besoins, & si notre aveugle cupidité n'en imaginoit pas de nouveaux pour son supplice ! C'est cette avidité insatiable pour les biens de fantaisie, qui nous ravit la jouissance paisible des autres. L'Etre suprême ne doit point à sa créature ce que demande le caprice de sa créature. Il ne lui doit rien de ce qui l'ammollit, & de ce qui la corrompt. C'est assez que jamais le nécessaire ne manque à son travail, qu'elle trouve même sans peine mille

plaisirs innocens qui la consolent des maux passagers inséparables de sa foiblesse , & de son assujettissement aux regles universelles. Voyez le Pasteur qui n'est point sorti de l'étroite enceinte de son héritage , & qui n'a jamais connu ce frivole superbe dont nous sommes enchantez ; son ame est contente , nul souci n'en altere l'heureuse tranquillité. Il trouve dans la seule nature ce qui suffit à ses desirs. Il ne veut que ses dons ; avec eux il a tout , il est riche , il est Roy : il est plus riche que les riches & que les Rois. Ses occupa-

tions ne sont pas fastueuses : notre vanité les dédaigne ; elles sont toutes renfermées dans le soin de sa famille , & de son troupeau. Mais dès le lever du soleil jusqu'au tems du repos , sa reconnoissance ne cesse de chanter la main libérale qui verse la paix dans son cœur.

Toute autre vie que celle où regne cette aimable simplicité , n'est point la vie que nous recevons de l'Auteur universel. C'est la vie que l'homme se compose , & elle n'est qu'une longue , & pénible mort. Non , nous n'étions pas faits pour être les

victimes lentes de cette foule
de maux qui nous accablent.
C'est nous qui les avons ap-
pellez quand ils n'étoient pas.
Nous en sommes les funestes
créateurs, & nous rejettons
sur la main qui en est inno-
cente les suites malheureuses
de notre ouvrage.

Non, encore une fois, le
jour que nous avons reçu
ne nous étoit pas donné pour
éclairer un si triste destin.
Tous ces arts détestables
qu'enfante l'intempérance,
& qui à leur tour enfantent
les douleurs, ne sont point
de la première production.
Ce n'est qu'en vieillissant que

le Monde les a trouvez , & perfectionnez à sa ruine. Ce luxe immodéré, qui bientôt méconnoitra toutes bornes, s'il ne les a déjà passé toutes, n'est ni le penchant , ni le vice de notre origine. Dans les premiers tems on ne se croyoit pas malheureux, comme aujourd'hui, pour n'estre pas orné de même que de vaines idoles, & pour ne pas habiter en des especes de temples. La passion d'acquérir, sans jamais dire : c'est assez ; passion qui dévore tant de cœurs ; le désir inquiet de l'autorité , par lequel on compte autant d'ennemis que de

de rivaux ; tous les autres excès ou d'ambition , ou de volupté , ne sont que des sources volontaires de nos afflictions. Il ne tient qu'à nous de nous en garantir , en revenant à cette simplicité naturelle dont j'ai parlé plus haut ; simplicité délicieuse , avec laquelle on est toujours heureux , & sans laquelle on ne l'est jamais.

X L I I I.

Hommes injustes , qui fatiguez le Ciel de vos plaintes , & qui l'outragez par vos murmures , ouvrez enfin les yeux sur vous-mêmes , & voyez-y le grand principe de

vos peines. Gardez-vous de les imputer davantage à la nature, & à son Auteur. C'est vous seuls qu'il faut condamner. La source de vos desordres est celle de vos larmes. Devenez justes, & vous serez tous heureux. Pourquoi ajouter à vos miseres le crime de l'impunité ? Quel fruit en retirez-vous, que d'en être plus coupables, & plus justement punis ? Enfans rebelles, & indignes de votre origine, est-ce le Pere commun qui a mis entre vous la matiere, & la semence de vos discordes ? Est-ce lui qui fait les avares, les prodigues, les trompeurs,

les vindicatifs , les perfides ,
& les ravisseurs ? Est-ce lui
qui apprend à donner de
grandes récompenses aux
grands forfaits ? Est-ce lui
qui met dans vos mains le fer
meurtrier que vous tournez
contre vos freres ? Est-ce lui
qui vous ordonne de préci-
piter vos jours , & de les com-
mettre aux hazards des tem-
pêtes , des écüeils , & des ora-
ges ? Est-ce lui qui vous inf-
pire ces artifices , ces fraudes,
ces détours auxquels tant de
Tribunaux suffisent à peine
pour juger de vos différends ?
Est-ce lui qui vous a fait
étouffer la voix du remords ,

308 *Essai Philosophique*
& qui vous instruit à ne
plus rougir du crime dès
qu'il est secret ? Est-ce lui
qui enseigne aux Tyrans l'u-
sage d'une domination or-
gueilleuse, & cruelle ? Est-ce
lui qui donne le signe des
révoltes qui mettent en feu
les Royaumes & les Empires ?
Est-ce lui qui vous fait vio-
ler les droits du sang, les loix
de la parole, & les privileges
de l'amitié ? Est-ce lui qui at-
tache la fierté aux richesses,
& le mépris à l'indigence ?
Est-ce lui qui a fait vos pri-
sons, vos tortures, vos chaî-
nes, & vos supplices ? Est-ce
lui enfin qui vous conseille

les incendies , les violences ,
les vols , les poisons , les rapt ,
les adulteres , les homicides ?
Car ce deluge de maux cou-
vre la terre , & l'innocence
n'est pas seulement rare , elle
a regagné les Cieux , & cessé
d'habiter parmi nous.

O hommes ! il semble que
vous ayiez tous conspiré con-
tre la vertu ; & vous gémissiez
tous sur les suites funestes
qu'entraîne le vice. Rentrez
sous les loix de l'ordre , & la
paix renaîtra dans vos cœurs.
Vous êtes mortels : pourquoi
ces vastes projets , que divers
siècles n'exécuteroient pas ?
Vous portez un esprit qui

doit survivre à vos dépouilles terrestres ; ne le dégradez pas, en ne l'occupant que des frivoles soins d'un corps qui va périr. Ce corps lui-même , idole grossière de votre amour , n'exige pas les travaux que vous dévorez pour lui. Il ne faut , pour le soutenir , ni traverser les mers , & les déserts , ni gravir contre les rochers , ni s'exposer dans les précipices , ni creuser dans les abîmes de la terre. Un exercice léger lui suffit , & partout se présente ce qui conserve ses forces. C'est l'inutile & le dangereux qui vous coûte. Vous vous épuisez pour

le superflu. La Nature vous aime plus que vous ne vous aimez : ce qui vous est nécessaire, elle l'a mis sous vos mains. Jouïssiez de ses bienfaits, ne pervertissez pas ses dons, & vous êtes heureux.

X L I V.

Quelqu'un voudra dire peut-être que tout ceci n'est qu'un jeu de paroles, & me reprochera de détruire maintenant ce que j'ai tantôt établi.

Effectivement j'ai soutenu que dans l'Univers une fois choisi, rien ne se dérangoit, que Dieu même ne pouvoit,

& ne devoit y rien changer.
Comment donc puis-je dire
ici qu'une partie des maux de
l'homme est l'ouvrage de
l'homme, & qu'il pourroit les
prévenir, en usant mieux de
sa liberté? Quoi donc! tout
prédéterminé n'est-il pas né-
cessaire, & tout événement
n'est-il pas prédéterminé? Ce
qui étoit futur, ce qui étoit
prévû, ce qui étoit enveloppé
dans les loix de ce Monde
possible, qui est devenu ac-
tuel, pouvoit-il ne pas arri-
ver? A quel propos voudrois-
je donc à présent imputer à la
créature intelligente des pas-
sions, & des excès dont elle
ne

ne peut éviter l'empire dans l'actuel enchaînement des causes? Il faut que je me donne un court éclaircissement sur ce point.

X L V.

J'avouë qu'il seroit absurde que Dieu changeât rien dans le choix qu'il a fait du meilleur. Cette variation ruinerait le meilleur, ou prouveroit qu'il n'étoit pas le meilleur, puisqu'il auroit été besoin de le changer, pour le rendre encore meilleur. Mais je ne trouve point vrai, malgré cet aveu, que ce qui arrive en conséquence du meil-

leur choix, soit nécessaire.

Quand on soutient d'un événement libre, qu'il ne peut être prévu sans être nécessaire, on confond grossièrement la liberté avec l'indétermination, & avec l'indifférence pleine & d'équilibre. Idées dont la distinction n'est presque jamais bien remarquée. En effet la liberté ne consiste point dans l'espece de balancement où l'ame seroit intimement & parfaitement neutre entre plusieurs partis, lorsqu'il s'en offre plus d'un à son choix. Ce balancement ou cet équilibre total est souverainement impossible, & je

défie personne de s'examiner de près, qu'il ne trouve une raison inclinante de sa détermination. Toujours quelque secret motif nous panche, nous attire, nous gagne, & se concilie nos suffrages. Ce qui nous porte à ne pas supposer cette raison, que j'appelle inclinante, c'est que d'ordinaire elle est implicite & sourde. Mais elle n'agit pas moins, quoique souvent inconnuë à celui qu'elle meut; à peu près comme le battement du cœur ne se fait pas sentir dans les mouvemens ordinaires, quoiqu'il en marque le principe, & que jamais

316 *Essai Philosophique*
nous ne soyions sans lui.

X L V I.

Cela posé, je dis que nos inclinations déterminantes sont d'une nécessité morale. Mais je nie qu'elles soient d'une nécessité absolue, & infurmontable. Celle-ci rendroit toute opposition inutile, quand même on voudroit éviter sincèrement l'action nécessaire, & que pour y réussir, on feroit tous les efforts. Or il est évident que cette nécessité n'est point applicable aux actes volontaires, puisqu'on ne les feroit point, si l'on ne vouloit point

les faire avec liberté. On dit donc en vain que ce qui est prévu ne peut manquer d'arriver, & qu'il est nécessaire. La premiere partie de la proposition est vraie : la seconde ne l'est pas. Si je lis demain, il est constant dès aujourd'hui que je lirai ; mais il n'est pas nécessaire pour cela que je lise demain. Pourquoi ? C'est encore une fois, parce que la vérité nécessaire est celle dont le contraire seroit impossible par son absurdité, & qu'il n'est pas contradictoire que je ne lise pas demain. Dieu a pourtant prévu que je lirai demain, s'il est vrai que je

doive lire, & sa prévision ne peut qu'estre infaillible. Oüi. Mais la nécessité de lire demain n'est qu'une nécessité de supposition ; elle n'est point absoluë, elle demeure toujours l'effet de mon choix libre. En un mot la préscience ou prévision de Dieu n'ajoute rien à ma détermination, & elle marque seulement que Dieu la connoît. Elle fera cette détermination, non parce qu'elle est prévûë, mais elle est prévûë, parce qu'elle fera ; tout comme ce qui est, & ce qui a été, n'est pas, & n'a pas été, parce que je le vois, & que je l'ai vû, mais

que je le vois , & que je l'ai
vû , parce qu'il a été , & parce
qu'il est.

XLVII.

Ce que j'ai dit plus haut ,
éclaircit ici le fondement de
l'infailibilité de la préscience
divine. J'ai établi que tous les
effets possibles étoient renfer-
mez dans les Mondes possi-
bles. Or Dieu qui par son in-
telligence suprême voit tous
ces Mondes possibles , voit
aussi ce qui doit arriver dans
la combinaison des loix de
chacun de ces Mondes. Ce
qui arrive dans le Monde
choisi , n'est point nécessaire

en vertu d'une détermination singulière , quant aux actes libres surtout. Dieu ne les a vû que comme possibles d'abord , & comme futurs ensuite par la détermination libre que prendroit la créature intelligente.

La conséquence claire de ces principes est donc qu'une partie du mal physique , & tout le mal moral de l'Univers actuel vient de l'homme. Tout le mal moral ; parce qu'il n'étoit pas contradictoire que l'homme se déterminât , & qu'il n'est pas contradictoire qu'il se détermine au bien : Une partie du mal phy-

fique ; parce que l'arrangement des parties du tout fait que la douleur corporelle résulte souvent de l'abus de la liberté. Jedis expressément une partie du mal physique, pour faire entendre que l'autre moitié prend sa source dans les loix de notre Monde, dont les riches productions entraînoient inévitablement cette partie vicieuse.

XLVIII.

Voilà , M. . . . ce qui me vient à l'esprit sur les deux questions que vous m'avez fait l'honneur de me proposer. Je souhaite que ces re-

marques vous satisfassent. Elles sont toutes fondées sur des principes si clairs , ce me semble , qu'en les méditant , vous serez conduit par eux aux vérités les plus consolantes. Ne vous inquiétez pas cependant s'il vous paroît encore quelque nuage sur une matière si profonde. Il est impossible qu'une intelligence bornée pénétre & découvre à fonds tout le détail des moyens de providence , infinis dans leur variété. L'ignorance où nous sommes d'une partie des règles de l'Univers, & de la combinaison de ces règles, l'ignorance plus gran-

de encore où nous sommes
sur l'opération secrète des
mouvemens de notre propre
cœur, laissera toujours bien
des ténèbres dans un sujet de
cette profondeur & de cette
étendue. Où Dieu se trouve
mêlé, jamais la compréhen-
sion n'est entière, quoiqu'il y
ait évidence parfaite dans ce
que l'esprit en découvre.
Contentons-nous ici de cette
portion de lumière, puis-
qu'elle justifie la conduite de
l'Etre suprême, & qu'elle pré-
vient l'injustice de nos mur-
mures.

XLIV.

Nous n'avons besoin que d'être guéris de deux erreurs également dangereuses, quoiqu'opposées. La première est de croire que Dieu ne pense point à nous, que l'infinité supériorité de son Etre nous rend à son égard comme si nous n'étions pas ; qu'il aviliroit sa grandeur, s'il l'occupoit au soin de sa créature, & même au gouvernement de l'Univers entier, qui n'est qu'un néant devant lui. Mais cette humilité feinte n'est qu'un piège de l'amour propre, qui n'affecte de se rabais-

fer, que pour se rendre indépendant, pour usurper la place de Dieu, pour donner toute licence à la passion, pour éteindre tout sentiment de droiture gênante, & pour étouffer la voix du remords. J'ai fait voir, & démontré que Dieu ne discontinuë point d'agir sur son œuvre, que cette continuité d'action est le principe unique de la durée de nos êtres, & de l'existence de leurs modalitez. Ainsi la distance qu'il y a de lui à nous, ne lui est point un obstacle pour être incessamment auprès, & au milieu de nous. C'est même cette supé-

riorité infinie qui lui donne l'immense pouvoir d'agir en nous , & d'estre en quelque sorte plus en nous que nous-mêmes. Périrait donc cette idée monstrueuse d'un Dieu fier , & indifférent. La Philosophie éclairée le connoît aussi peu que la Religion.

La seconde erreur est de mettre Dieu à notre usage , de supposer que sa conduite n'est digne de lui qu'à proportion qu'elle nous est favorable , de recevoir ses biens comme des dettes , & de regarder nos maux comme son crime. Or j'ai fait voir par d'invincibles raisons , que ce

sentiment est aussi peu philosophique, qu'il est impie. J'ai montré que Dieu n'a pas dû pour nos seuls intérêts abandonner la loy du meilleur, que si l'homme est une partie de son objet dans la création, le reste des êtres, tant corporels, qu'intelligens, est l'objet universel & total de son action au dehors; qu'enfin toutes les parties, entant que liées & enclavées dans le tout, ont toutes les perfections, tous les avantages, tout le mérite que la souveraine Sagesse pouvoit leur donner. Ainsi j'ai dissipé ce qu'il y a de doutes importans sur l'article

328 *Essai Philosophique*
de la Providence , & il ne
reste qu'à benir la main qui
nous comble ici de ses dons ,
quoiqu'un peu mélangés , &
qui nous en prépare de si purs
au siècle à venir.

Ce siècle s'ouvrira pour
nous , M.... avant que celui-
ci se ferme , & cette réflexion
si amère , si dure , si accablante
pour la plupart des hommes ,
fait sur le vrai Philosophe
des impressions tout opposées.
Sans l'être moi-même
qu'au moindre degré , je vous
avouë que jamais elle ne se
présente à mon esprit , qu'au-
si-tôt les troubles de mon
cœur ne soient apaisés par
elle.

elle. Moins notre séjour sur la terre est durable, plus j'admire la Providence, qui ne nous y place que pour y rester si peu. Touchée de nos intérêts, elle ne veut pas que les maux qui nous environnent pour nous éprouver, ayent sur nous un empire trop durable. Afin de nous encourager à les soutenir, son amour nous en montre le terme voisin. Dieu semble nous dire : pourquoi vous laissez-vous vaincre à la tristesse ? Je ne vous ai pas faits immortels sur cette terre malheureuse où regnent les douleurs, l'affliction, l'injustice, & le crime. Elle n'est pour

vous qu'un court passage que je devois à ma sagesse , à mon attachement inviolable pour l'ordre , & même à ma tendresse pour vous. Du milieu de l'abyssine où vous êtes, vos plaintes montent jusqu'à moi ; ne craignez point , je les entends , & je n'y suis pas insensible : levez les yeux , & voyez mon sein paternel tout prêt à vous recueillir. Encore un instant , & vous allez vivre de moi , vivre pour moi , vivre avec moi , vivre en moi , vivre autant que moi.

O amour ! O promesse ! O vie , la seule espérance de mon cœur ! O jour , près du-

quel celui-ci n'est qu'une nuit
affreuse ! O Dieu magnifique
dans vos dons ! O mort si re-
doutée par les sens , & néan-
moins si peu redoutable à la
raison , hâtez-vous de venir !
Que l'édifice de mon corps
tombe en ruine ; que mon
esprit s'envole à sa demeure
éternelle ; que la vérité le re-
çoive , qu'elle le pénètre ,
qu'elle se répande , qu'elle
coule au travers de lui comme
un torrent dans les vallées
profondes , & altérées d'une
longue soif. Douce & flateu-
se attente ! par vous mes os
tressaillent de joye , par vous
j'oublie mes peines passées ,

par vous celles qui m'attendent peut-être , font adoucies d'avance.

Je finis , en vous exhortant par la tendre amitié qui nous lie , à faire désormais votre grande , même votre seule étude des vérités sublimes & consolantes de la Religion. Non , M. . . . il n'y a qu'elle de solide ; parce qu'il n'y a qu'elle qui ne meurt jamais , & qu'elle seule nous conserve un appui dans l'écroulement général de ce qui nous environne. Malheureuse l'ame qui s'endort au bruit de ses passions , & qui ne pense pas aux suites affreuses de son ré-

veil ! Plus malheureuse celle qui cherche à calmer ses frayeurs par des disputes sans fin contre des vérités qu'elle ne peut détruire , & qui n'ont d'autre malheur que celui de l'inquiéter ! Peut-on appeller un état , celui de vivre dans un doute éternel , & de se jeter sans cesse dans un abysme , qui sans cesse repousse celui qui s'y précipite ?

Cependant cet état , si c'en est un , a été le vôtre jusqu'à présent , & je bénis Dieu qui commence à vous mettre au cœur le desir d'en sortir. Hâtez-vous donc de répondre à sa voix qui vous appelle. Di-

tes-lui : Seigneur, parlez ; me voilà prêt. Montrez-moi la lumière , faites que je l'aime , & je la suivrai partout où elle me conduira. Quelques-uns de ses rayons perçoient à travers les ténébres de mon foible esprit , mais j'ai préféré ces ténébres que j'aimois à la pure lumière qui me poursuivoit. Je craignois de la rencontrer. J'étois comme un malade qui s'irrite à la vûë des remedes , qui se croit fort dans son infirmité , qui veut forcer sa foiblesse , & dont tous les pas sont des pas de défaillance. Helas ! je me suis lassé vainement à courir après

des ombres , à saisir un systême après un autre systême. Que m'en est-il resté , qu'un plus grand vuide dans ma raison , & dans mon cœur des troubles plus cruels ?

Non , parmi ces conjectures , toujours démenties l'une par l'autre , jamais je n'ai senti ni la vérité qui instruit , ni la paix qui console. J'étois réduit à me fuir moi-même , & à me soulager du poids de ma peine sur tous les vains objets qui s'offroient à mon ennui. C'est , ô mon Dieu , que vous êtes le Soleil unique des Intelligences , & qu'il n'y a qu'aveuglement & misère


dans la créature , qui , pour se conduire elle-même , hazarde de se soustraire à votre main. C'en est donc fait ; je me repose sur elle de tout mon sort , je m'abandonne à elle sans réserve , & dès-à-présent , je défavouë pour jamais le funeste retour , par lequel j'oserois penser à me reprendre.

Je souhaite , M.... & de tout mon cœur , pouvoir concourir à vous fortifier dans ces sentimens ; car je voudrois bien ne vous estre pas uni seulement durant les courtes bornes de la vie présente. C'est dans l'avenir que je vous
vois.

sur la Providence. 337

vois , c'est dans l'éternelle Société où doivent être recueillies toutes les intelligences après la consommation des temps. L'amitié qui ne va pas jusques-là , ne mérite pas le nom glorieux d'amitié. Elle n'est qu'un amusement vain , un plaisir trompeur , une séduction mutuelle ; & à Dieu ne plaise que la mienne pour vous porte jamais ce méprisable , & funeste caractère. Je suis avec la plus forte estime ,

M.


Votre très humble , & très obéissant serviteur.

A le 25. Avril 1727.

EE

PRIVILEGE DU ROI.

L O U I S par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Confeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre bien amé G R E G O I R E D U P U I S, Libraire à Paris, Nous ayant fait remonter qu'il lui avoit été mis en main un *Essai Philosophique sur la Providence, &c.* qu'il souhaitoit faire imprimer & donner au public ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier, & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des presentes. A ces causes, voulant traiter favorablement le-dit Exposant : nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme

aussi à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin: Et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire

11/11
jouir l'Exposant ou les ayans causes· plainement
& paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait
aucun trouble ou empêchement. Voulons que
la copie desdites présentes qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la fin des-
dits Livres soit tenuë pour dûement signifiée, &
qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez
& feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajou-
tées comme à l'original. Commandons au pre-
mier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'e-
xecution d'icelles tous Actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission : & nonobstant
clameur de Haro, Charte Normande, & Let-
tres à ce contraires : Car tel est notre plaisir.
Donné à Paris, le vingt-cinquième jour du
mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens
vingt-sept, & de notre Regne le treizième. Par
le Roi en son Conseil. Signé, DEZALLIER S.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris n.
719, fol. 583. conformément aux anciens Re-
glemens, confirmez par celui du 28 Février 1723.
A Paris le 21 Octobre 1727. BRUNET Synd.*

F A U T E S A C O R R I G E R.

P Age 108, ligne 17, je peux, lisez je ne puis.
P. 148, lig. 8, de mon choix, l. de choix.
Page 142 lig. 8, s'opposeroient, l. s'opposassent.
Page 256, l. 12, estravagante, l. extravagante.

